



Obsessions et cauchemars
Episode 8 : Un inquisiteur
Par Fabrice Hatem

1542. En moins d'un demi-siècle, le Portugal, grâce aux découvertes de ses explorateurs et aux victoires de ses conquistadores, est passé du rang de royaume européen de second ordre à celui de métropole d'un grand empire planétaire. Les possessions du roi João III s'étendent du détroit de Malacca aux capitaineries du Brésil, des comptoirs de l'Inde aux îles du Cap-Vert. Depuis les côtes de l'Arabie jusqu'à celles du Mozambique, l'océan indien s'est transformé en une vaste mer intérieure portugaise. Le royaume a détourné à son profit une grande partie du commerce des produits d'Orient dont Venise et Gènes avaient autrefois le monopole.

Mais, malgré les richesses nouvelles qui déferlent dans les ports du pays en provenance de la terre entière, le Portugal reste un royaume fragile. Le colossal endettement de l'Etat, le déficit commercial chronique du royaume vis-à-vis du reste de l'Europe, sa dépendance alimentaire vis-à-vis de l'extérieur, la faiblesse de l'agriculture et de l'industrie locales, les ambitions hégémoniques de l'Espagne sur l'ensemble de la péninsule : autant de facteurs de faiblesse structurelle, encore aggravées par les mentalités attardées et rétrogrades de la classe dirigeante, dont l'ignorance et l'étroitesse d'esprit du roi João III constituent une désolante illustration. Une noblesse encore imprégnée de valeurs féodales, un clergé surnuméraire et parasitaire, une cour rongée par les intrigues et l'esprit de lucre, voilà le monde qui entoure l'héritier indigne des grands bâtisseurs d'empire que furent ses deux prédécesseurs, João II et João Manuel I.

L'église en particulier est rongée de mille maux. Désertant leur diocèse, les prélats de haut rang sont plus occupés à jouir des bénéfices de leurs charges qu'à assumer leur sacerdoce. Dans le bas clergé, règne une scandaleuse ignorance des fondements mêmes de la religion et du culte. Le relâchement des mœurs – en milieu monacal comme séculier – va parfois jusqu'à la dépravation morale la plus scandaleuse, tandis que la population est trop souvent privée de messes et de sacrements par l'absentéisme des prélats. Bref, au lieu d'illustrer honorablement les valeurs chrétiennes, l'Eglise contribue à maintenir la société portugaise dans l'ignorance, la superstition, la bigoterie et le fanatisme religieux.

Celui-ci s'exerce tout particulièrement au détriment des différentes populations d'origine juive qui peuplent le pays : marranes réfugiés du royaume d'Espagne en 1492 ; juifs portugais convertis de force en 1493 sous la pression des souverains espagnols et depuis lors appelés les « Christos novos », ou « Nouveaux chrétiens ».

Ceux-ci sont l'objet de la part de la société portugaise d'une vindicte, voire d'une haine aux multiples facettes. Alors que les carrières militaires et ecclésiastiques leur sont fermées et qu'ils n'ont jamais été très présents dans l'agriculture, ils se sont engagés avec succès dans les activités commerciales, dans l'artisanat et dans les arts libéraux comme l'orfèvrerie et la médecine, où leur ténacité et leur intelligence leur ont souvent permis d'acquérir des fortunes importantes, suscitant la jalousie.

Mais surtout, alors que les « Vieux chrétiens » se sont traditionnellement détournés, pour des raisons religieuses, du commerce de l'argent, les « Nouveaux chrétiens » se sont au contraire spécialisés dans les activités financières et bancaires, alors désignées sous le terme réprobateur d'usure. De nombreuses familles ont de ce fait accumulé des fortunes immenses et des créances considérables sur le reste de la société, du plus humble paysan au trésor royal, contraint par son l'impécuniosité chronique à emprunter des sommes toujours plus importantes. Les crypto-Juifs sont ce fait l'objet

d'une rancune tenace, alimentée par l'accusation de spolier leurs emprunteurs ou de spéculer sur les produits de première nécessité dont ils contrôlent le commerce.

De plus, ils sont soupçonnés de n'être convertis qu'en apparence et de continuer à pratiquer secrètement les rites de la religion hébraïque. Une accusation d'ailleurs très largement fondée - mais comment reprocher à ces convertis de force de rester fidèles, au fond de leur cœur, à la religion de leurs ancêtres ?

Bref, ces « Nouveaux chrétiens » sont l'objet de l'hostilité, voire de la haine convergente du bas peuple, de clergé, de la noblesse féodale, et fait encore plus grave, du roi João III lui-même, qui, contrairement à son père plus tolérant, voue une détestation personnelle au peuple du Livre. Aussi, malgré le développement des mariages mixtes, malgré la disparition officielle de la ségrégation géographique qui tenait autrefois les Juifs enfermés dans des ghettos, les « Christos novos » restent-ils au début du XVIème siècle une population stigmatisée, rejetée et détestée – et ce d'autant plus qu'ils incarnent par le caractère moderne de leurs activités une forme de menace diffuse contre la vieille société féodale et agraire, dans ses intérêts comme dans ses valeurs.

Ce rejet s'exprime de deux manières très différentes, quoique tristement complémentaires.

D'une part, le bas peuple, parfois directement encouragé par les membres du clergé, manifeste aux « Nouveaux chrétiens » une hostilité latente, qui se traduit dans le quotidien par toutes sortes de vexations, d'insultes et de menaces. Et lorsque se répand, comme une traînée de poudre, une rumeur calomnieuse, des explosions soudaines de violence collective peuvent se traduire par des émeutes, voire des massacres, à Lisbonne en 1506.

D'autre part, le pouvoir royal, activement soutenu par le haut clergé, souhaite instaurer au Portugal une Inquisition comparable à celle existant dans l'Espagne voisine, et destinée à débusquer - outre l'hérésie et la sorcellerie, préoccupations alors secondaires – les pratiques hypocrites des Juifs faux-convertis. Une persécution, qui offre également à ses auteurs la perspective oh combien motivante de s'approprier les biens de leurs victimes. Malgré une opposition assez forte de la Curie romaine, les autorités portugaises parviendront effectivement à instaurer cette Inquisition à partir de 1536, en lui donnant au fil des ans un caractère de plus en plus implacable. Jusqu'à provoquer, au bout de quelques générations, l'éradication à peu près complète des « nouveaux chrétiens », brûlés dans les flammes des bûchers, emmurés à vie dans les sinistres geôles de l'Inquisition à l'issue de procès iniques, ou contraints à l'exil vers les Flandres, vers l'Italie, voire vers certains pays musulmans comme la Turquie.

*

Chaque matin, le jeune vicaire Dom Pedro descendait de la cathédrale de Porto vers l'église Sao Francisco, dans le quartier de la Ribeira, pour transmettre au curé les instructions de l'évêque et l'assister dans l'accomplissement des rites religieux. Le jeune prêtre devait pour cela traverser l'entrelac des ruelles du quartier de Morro da Sé qui serpentaient le long des pentes de la colline surplombant le port. Celles-ci étaient si étroites, si tortueuses, avec leurs petites maisons de 3 à 4 étages qui se pressaient les unes contre les autres, que l'on parvenait à peine à y entrevoir le ciel à travers l'échancrure exigüe des façades. Mais cette pénombre permanente n'avait rien de sinistre. Elle offrait au contraire un havre de fraîcheur aux habitants de ce quartier grouillant de vie, avec ses petites échoppes d'artisans, ses colporteurs vantant les mérites de leur marchandise, ses ménagères s'interpellant d'une fenêtre à l'autre, ses commerçants opulents aux riches habits de drap de laine, ses bandes d'enfants courant et piaillant, ses mendiants aux vêtements usés tendant leur sébile aux passants (1).

Le jeune prêtre aimait aussi, quand il en avait le temps, faire un petit détour dans le quartier de la Ribeira, entre l'église São Francisco et la veille Muralha Fernandina, pour savourer l'activité du port. Sur les quais du Douro, près de la Praça da Ribeira, accostaient et appareillaient des navires de toutes tailles, depuis les modestes barques de pêche côtière jusqu'aux grandes caravelles destinées aux expéditions lointaines. Les marins débarquaient les produits du commerce de comptoir qui faisait alors la prospérité du pays : épices et gomme des Indes, bois et sucre du Brésil, or et esclaves d'Afrique, pastel des Açores. On voyait aussi s'entasser les casiers de poissons et de crustacés vendus à la criée par les pêcheurs, les céréales et les bijoux venus de France, les tissus et linges de Flandres, les velours et fils d'or d'Italie, tandis que les tonneaux de vin et d'huile du Portugal attendaient d'être embarqués vers l'étranger. Les quais résonnaient des appels des marins, des cris des marchands et du vacarme des ateliers d'artisans. Dans l'air, flottaient des odeurs mêlées d'huile, de vin, de poisson, de bois et d'épices.

Le fait que ces quartiers soient largement peuplés de « Christos novos » n'empêchait pas Dom Pedro d'apprécier la chaleur humaine qui s'en dégagait, voire d'éprouver une certaine sympathie pour ses habitants. Il ne partageait pas l'hostilité de la plus grande partie du clergé pour ces « Nouveaux chrétiens », suspectés de continuer à pratiquer secrètement les rites de la religion de Moïse. Il était même secrètement révolté par les excès d'une persécution dont étaient victimes ces pauvres gens, qu'elle soient le fait d'une populace toujours prête à les insulter, à les menacer, voire de temps à autre à les massacrer ; ou de certains ecclésiastiques indignes, qui trouvaient là les moyens d'assouvir leurs bas instincts et leur esprit de lucre en maltraitant les malheureux accusés, et en les condamnant à l'occasion de procès iniques à des peines terrifiantes, accompagnées de la confiscation de leurs biens au profit de leurs juges.

Sans toujours sombrer dans ces tréfonds d'indignité, la plupart des membres du haut clergé éprouvaient beaucoup de méfiance vis-à-vis des « Nouveaux chrétiens ». Dom Fr. Baltazar Limpo, évêque de Porto, était par exemple un homme intègre, instruit et animé d'une foi sincère. Mais ce personnage d'un naturel emporté et violent n'en ressentait pas moins vis-à-vis des descendants des Juifs une forte animosité à laquelle il donnait libre cours en tant que principal responsable de l'Inquisition dans la ville, depuis que le tribunal du Saint office y avait été institué en 1541. Cette

hostilité était encore alimentée par un différend qui l'opposait depuis plusieurs années aux plus riches des « nouveaux convertis » de Porto. Il souhaitait en effet faire financer par ceux-ci, du côté de la rue San Miguel, dans le quartier de Morro da Sé, la construction d'une nouvelle église sur les ruines de l'ancienne synagogue. Mais les donateurs sollicités renâclaient devant l'énormité des sommes demandées. Il en était résulté un long procès qui avait nourri l'aversion de l'évêque et son désir de faire rendre gorge à ces mauvais croyants.

Dom Pedro avait été le témoin gêné de ces scènes de colère où Dom Fr. Baltazar, oubliant les vertus chrétiennes de justice et de charité, avait juré la perte de ceux qu'il poursuivait désormais d'une haine à la fois religieuse et personnelle. Certes le jeune prêtre ne donnait pas nécessairement raison aux nouveaux convertis. Malgré sa largeur de vue naturelle, Dom Pedro était en effet aussi un homme de son temps, profondément croyant, convaincu de la nécessité de pourchasser l'hérésie pour assurer enfin le règne de la vraie foi. Mais, mieux que son évêque, il savait faire la part des choses. Pour lui, la nécessaire conversion des hérétiques devait avant tout emprunter les voies d'une douce persuasion, et non ceux d'une répression brutale ouvrant la voie aux plus abominables abus. Il était particulièrement sensible au fait que l'usage de la torture, lors des procédures inquisitoriales, risquait de pousser de bons chrétiens, accusés à tort de confesser n'importe quels crimes imaginaires pour mettre fin aux supplices auxquels ils étaient soumis. Il y avait là quelque chose de profondément contraire au droit des gens, une injustice qui le choquait comme elle aurait pu choquer toute âme honnête en n'importe quel lieu et à n'importe quelle époque.

Mais il était encore trop jeune, trop bas placé dans la hiérarchie ecclésiastique, trop entouré d'intrigants habiles et retors pour oser compromettre sa situation et ses espérances de carrière par des protestations trop voyantes. D'autant qu'issu d'une famille de bonne noblesse apparentée à celle de l'évêque, il jouissait de la part de son oncle par alliance d'une protection bienveillante qui lui laissait entrevoir l'accès prochain au rang de vicaire général. Un poste que la santé déficiente de son titulaire actuel, Dom João, pouvait à chaque instant rendre vacant. Ce n'était donc pas le moment se brouiller avec Dom Baltazar pour une histoire de Juifs mal convertis. D'autant que son rival, Dom Lucas, bénéficiait également d'appuis importants du côté des Dominicains, chevilles ouvrières de l'Inquisition dans la ville.

Ces soucis n'empêchaient pas Dom Pedro d'éprouver tous les jours un vif plaisir lorsqu'il descendait l'entre-lac de ces petites rues chaleureuses et vivantes, à l'ombre de la cathédrale gothique aux formes massives et vaguement militaires. Il répondait volontiers par un sourire ou par un signe de tête courtois aux respectueuses salutations des habitants du quartier, heureux de ces manières engageantes qui contrastaient agréablement avec la morgue, voire l'hostilité affichée de beaucoup d'autres prélats.

Ce caractère affable n'avait pas échappé à la jeune Francesca – Sarah de son nom judaïque – qui le croisait presque tous les jours au coin de la rua da Reboleira, en plein quartier de la Ribeira. Cette piquante brunette de 16 ans, au fin visage oriental orné par de très belles boucles noires qui tombaient en cascade sur ses épaules, avait atteint l'âge où le charme féminin commence à pointer sous la grâce enfantine. Elle était la fille cadette d'un riche marchand du quartier, spécialisé dans le commerce des bijoux et des pierres précieuses, et qui pratiquait également la profession de prêteur-usurier. Il était détenteur à ce titre de fortes créances sur le Trésor royal, et faisait également partie du groupe des notables les plus directement engagés dans le conflit avec l'évêque concernant le financement de la

nouvelle église. Fils de juifs convertis en 1493, il continuait malgré les risques croissants à judaïser en secret. Il avait même fait construire à cet effet, dans les sous-sols de sa maison, une pièce secrète, dont l'entrée était habilement cachée derrière une armoire, et où étaient rassemblés les objets du culte hébraïque.

Si Francesca-Sarah était la plus vive et la plus jolie des filles Perez, ses deux sœurs faisaient preuve d'autres qualités. La retenue et la modestie de l'ainée, Marie-Rachel, auguraient bien de son futur rôle de mère et de maîtresse de maison, tandis que Catherine-Leah manifestait un grand intérêt pour l'astronomie et la médecine. Même si ces disciplines étaient en ce temps-là réservées aux hommes, Leah avait tellement remué ciel et terre qu'un médecin ami de son père, Jacob Spinoza, avait accepté de lui transmettre un peu de son savoir en matière de composition des remèdes. Il l'avait même fait participer, malgré des interdits formels, à quelques séances de dissection de cadavres. Quant au fils, Jean-Rafael, il faisait preuve d'un réel talent dans la profession de banquier et de prêteur, manipulant avec dextérité les opérations de change et obtenant de ses débiteurs des intérêts considérables. Il effrayait même parfois son père par son âpreté en affaires. « *Tu finiras par nous faire des ennemis, à force d'augmenter ainsi les taux d'usure* », lui disait parfois celui-ci, sans pour autant obtenir de son fils qu'il tempère sa dangereuse avidité.

Francesca-Sarah, quant à elle, ne manifestait d'intérêt ni pour les sciences ni pour les affaires. En fait, c'était une gamine un peu immature, une charmante tête folle qui attirait par son rire clair, par sa naïveté primesautière, et tout simplement par sa gentillesse naturelle, la sympathie de tout le quartier – et tout particulièrement de sa composante masculine. C'était aussi la fille préférée de son père, même si celui-ci passait beaucoup plus de temps et d'énergie qu'il n'aurait voulu à lui reprocher ses enfantillages et ses imprudences.

Mais c'était un sentiment si doux, pour lui, de contempler sa fraîcheur naïve, sa gaieté spontanée et irréfléchie, au milieu de toutes les angoisses qui l'assaillaient et obscurcissaient sa vie comme celles de tous ses coreligionnaires. Depuis que l'Inquisition avait été établie, en 1536, les persécutions s'étaient multipliées. A Porto, comme dans le reste du Portugal, de nombreux « Nouveaux chrétiens » avaient déjà été arrêtés, enfermés dans des cachots infects, soumis à l'arbitraire sadique et cupide de leurs geôliers, contraints à des aveux extorqués par la peur, voire par la torture, et condamnés à des peines terrifiantes à l'issue de procès iniques où leurs droits avaient été totalement bafoués. Certains avaient péri dans les flammes des auto da fé, tandis que d'autres avaient été envoyés pourrir, au pain noir et à l'eau, au fond de terrifiants cachots dont la plupart ne sortiraient pas vivants. Encore, pendant les premières années de l'Inquisition, les réticences du Pape avaient-elles freiné quelque peu les ardeurs funestes des inquisiteurs portugais. Mais, les défenseurs des Nouveaux chrétiens auprès de la curie romaine avaient progressivement perdu leur combat d'arrière-garde, et, depuis 1542, rien ne s'opposait plus à la mise en œuvre d'une persécution de grande ampleur. Avec les nouvelles lois édictées par Jean III, les Nouveaux chrétiens n'étaient même plus autorisés à quitter le Portugal : ils devenaient ainsi prisonniers dans leur propre pays, privés même de l'ultime ressource de l'exode, en attendant dans la terreur d'être un jour convoqués au tribunal de la Sainte inquisition....

A cette perspective terrifiante, s'ajoutaient les grondements de la canaille, toujours prête à déclencher une émeute meurtrière sur la base de n'importe quelle rumeur : les médecins juifs assassinaient leurs patients ; les commerçants juifs faisaient monter le prix du pain par leurs spéculations en période de

disette ; les Nouveaux chrétiens répandaient la peste en empoisonnant les puits ; ils blasphémaient et pratiquaient toutes sortes de sacrilèges, voire de meurtres rituels à l'occasion de leurs cérémonies secrètes...

Une noire angoisse avait donc envahi depuis des années le cœur de Mauricio Moïse Perez. Allait-il un jour prochain être arrêté, emprisonné, torturé, brûlé comme hérétique, comme l'avait été l'an dernier son ami d'enfance, Pablo Judas Pereira, sur la place de la Puerta del Sol, où se déroulaient les sinistres auto da fé ? Sa femme, ses filles seraient-elles soumises à l'arbitraire sadique de geôliers concupiscent ? Ses enfants seraient-ils déshérités, condamnés à la misère ou aux galères ? Ou bien faudrait-il se résoudre à un exode clandestin dans la cale d'un navire en partance pour les Flandres, au risque d'être découverts et immédiatement livrés à l'Inquisition ? Moïse ressassait jour et nuits ces perspectives sinistres, qui transformaient son existence en un long et épuisant cauchemar éveillé. Son seul soulagement était de voir sa fille Sarah rire, jouer avec ses camarades, faire des niches et dire des sottises, ignorante dans sa candeur de ces terribles menaces. Pendant quelques instants, le spectacle de cette innocence joyeuse dissipait ses angoisses. Comment s'étonner alors, qu'elle ait eut sa préférence secrète, puisqu'elle était la seule personne encore capable de lui procurer un peu de bonheur et de soulagement, de réchauffer son cœur glacé par la peur ?

Mais l'innocence de Sarah constituait également pour lui et pour sa famille un terrible danger. Combien de fois avait-il dû la mettre en garde, la supplier de ne pas faire état en public des rites secrets auxquels elle participait, de ne pas prononcer devant des inconnus et même devant des voisins des mots dangereux, tels que « Shabbat », « Pessah », « Kippour » ou « Torah » ? Mais ce qui terrifiait le plus Moïse, c'était l'espèce de familiarité mutine avec laquelle sa fille abordait les passants, même s'il s'agissait de personnes extérieures au quartier. Dans sa confiance ingénue, et aussi dans son confus désir de plaire qui commençait à germer avec sa féminité naissante, Sarah leur adressait familièrement le parole, les saluait, leur faisait parfois une petite niche sans méchanceté. Sans aucune considération pour leur statut, elle menait ce petit jeu innocent aussi bien vis-à-vis des hommes que des femmes, des vieillards que des enfants, des commerçants opulents que des mendiants et des colporteurs. Mais le pire de tout, c'est qu'elle osait même aborder très cavalièrement, de temps à autres, les hommes d'église de passage dans les rues du quartier, alors que ceux-ci étaient terriblement redoutés par les habitants, qui multipliaient à leur égard les marques de déférence. Si certains des prélats, malgré leurs préventions vis-à-vis des Nouveaux chrétiens, réagissaient avec une certaine bienveillance aux familiarités de Sarah, d'autres laissaient de temps à autre transparaître leur agacement d'être traités de cette façon irrespectueuse par une petite moricaude.

Aussi les parents de Sarah l'avaient-ils admonesté à plusieurs reprises :

- *Ne parle jamais en public de ce que nous faisons le vendredi soir, c'est très dangereux.*
- *Oui, Papa.*
- *Tu promets que tu ne diras à personne dans la rue que nous avons un grand chandelier en or dans la cave ?*
- *Oui, papa.*

- *Et, aussi, n'adresse jamais la parole aux prêtres dans la rue, et ne leur fais jamais ni sourires ni grimaces. Ne cherche pas à leur prendre la main. Contente-toi de les saluer de loin, respectueusement. Si tu en croises un, baisse les yeux et dis « bonjour mon père », c'est tout.*
- *Mais pourquoi, papa ?*
- *Ils peuvent être très méchants avec nous et faire du mal à toute la famille.*
- *Mais il y en a qui n'ont pas l'air méchants.*
- *Ecoute, c'est comme ça et pas autrement. Je t'interdis de leur parler, c'est compris ?*
- *Oui, papa.*

Mais les remontrances de Moïse n'eurent qu'un effet limité sur le comportement de sa fille. Certes, celle-ci arrêta, comme promis, de parler à la plupart des hommes d'église de passage dans la Ribeira. Mais, parmi eux, il y en avait quand même de plus gentils que d'autre, à qui elle pouvait faire confiance. Comme ce jeune prêtre qui passait tous les jours devant la maison de ses parents, et qui répondait toujours de manière aimable à ses facéties. Et puis, il était si grand, si beau dans son élégante robe noire !!

Sarah continua donc à pratiquer avec Dom Pedro son petit jeu quotidien, mélange de facéties enfantines et de séduction féminine. Tous les jours, vers 9 heures du matin, elle guettait, le cœur battant, son passage derrière les fenêtres de sa maison, en préparant sa petite comédie. C'était un sourire à la dérobée, une petite chanson entonnée derrière les volets fermés, un « bonjour mon père » accompagné d'une petite révérence gracieuse. Un fois, elle s'était même risquer à laisser tomber discrètement une fleur sur le passage du jeune prêtre.

Celui-ci ne faisait pas grand-chose pour mettre fin à ces privautés. Il répondait à ses francs sourires par des sourires à demi esquissés, à ses marques de respect par un amical signe de tête. Mais, à la vérité, les choses pour lui allaient beaucoup plus loin que ces aimables manifestations de bienveillance. Lui aussi attendait avec impatience le moment où, tous les matins, il verrait la jeune fille le saluer et entendrait sa voix. Lui aussi sentait s'accélérer les battements de son cœur lorsqu'il s'approchait de sa maison. Et, lorsqu'elle laissa tomber une rose, il la ramassa et la conserva précieusement quelques jours, avant de la jeter au feu dans un accès de honte puritaine.

En fait, il était en train de tomber amoureux de Sarah sans bien s'en rendre compte. Il avait envie de prendre cette fille dans ses bras, de lui dire des mots tendres, de l'embrasser, de se coucher nu avec elle dans le même lit. Beaucoup d'autres jeunes prêtres, à sa place, n'auraient pas éprouvé autant d'états d'âme, et se seraient peut-être laissé aller au péché. Mais la fille était bien jeune, c'était une nouvelle chrétienne, et surtout, Dom Pedro, animé d'une foi profonde, prenait très au sérieux son vœu de chasteté.

Il chercha par tous les moyens à repousser la tentation. Il pria des nuits entières, il jeûna et fit pénitence. Il revêtit sous sa seyante robe noire de vicaire une chemise de silice qui blessait sa peau. Il évita de passer le matin dans les rues où il aurait pu rencontrer la jeune femme. Mais plus il s'efforçait de la chasser de ses pensées, plus son souvenir s'imposait à lui, se transformant en une obsession qui envahissait sa conscience, l'empêchant de se consacrer aux devoirs de sa charge. Et son désir devenait d'autant plus impétueux qu'il tentait de le réprimer, alimentant en lui un sentiment de honte et de culpabilité.

En désespoir de cause, il décida de chercher l'aide de son confesseur. Don Manuel était un vieux père dominicain réputé pour sa droiture et pour la pureté de sa foi, mais également animé, comme l'évêque, d'une hostilité profonde contre les Nouveaux convertis, ces hypocrites dissimulateurs. Et il avait accueilli avec enthousiasme, comme la plupart des religieux de son ordre, la mise en place de l'Inquisition, qui espérait-il, permettrait bientôt d'extirper à jamais l'hérésie.

Traversant le cloître aux fines arches gothiques de la cathédrale, Dom Pedro pénétra dans une chapelle décorée de faïences azurées, et s'installa dans le confessionnal.

- *Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché.*
- *De quelle faute êtes-vous coupable, mon fils ?*

Et Don Pedro lui confessa toute l'histoire.

Ordinairement, Dom Manuel aurait traité ces fautes avec une certaine indulgence. Après tout, Dom Pedro n'avait péché qu'en pensée. Et puis, combien en avait-il déjà vu défilier, de jeunes prélats en butte aux tentations de la chair !!! Lui-même, avait été exposé, il y a bien longtemps, aux mêmes tourments, aux mêmes faiblesses... Il se contentait donc ordinairement de morigéner quelque peu le coupable, de le sommer pour la forme à renoncer à ses mauvaises pensées, et, après quelques vagues allusions pratiques aux différentes manières possibles de concilier ses vœux de célibat avec les tentations du monde, il accordait son absolution, moyennant la prescription de quelques infimes pénitences.

Mais dans ce cas, les choses étaient bien différentes, puisque l'objet du désir de Dom Pedro était une nouvelle chrétienne. Dom Manuel fut de ce fait saisi d'une violente colère. Ainsi ces pseudo-chrétiens ne se contentaient-ils pas de blasphémer et de se livrer en secret à leurs pratiques hérétiques. Ils allaient même jusqu'à tenter de corrompre les jeunes membres du clergé, empoisonnant ainsi la sève montante de l'Eglise. Et sans doute, utilisaient-ils pour cela des artifices criminels, allant jusqu'à solliciter l'aide de Satan !!! C'était son devoir de mettre hors d'état de nuire cette petite sorcière, et par la même occasion de débusquer l'hérésie dans sa famille.

- *Mais, mon fils, pouvez-vous m'en dire un peu plus sur cette séductrice ? Pensez-vous qu'elle ait utilisé des maléfices pour vous charmer ?*
- *Je ne sais pas, simplement je ne peux pas m'empêcher de penser à elle...*

- *Quelles sont ces pensées ?*
- *Des pensées coupables, mon père. J'ai envie de commettre avec elle le péché de chair...*
- *Mais vous a-t-elle parlé ? Vous a-t-elle encouragé au péché ?*
- *Non, elle m'a simplement regardé et souri.*
- *Mais vous a-t-elle touché ? Vous a-t-elle fait boire une potion, prononcé une formule ? A-t-elle subtilisé un objet vous appartenant ?*
- *Je ne sais pas. Mais un jour, elle a jeté devant moi quelque chose que j'ai ramassé.*
- *Et de quel objet s'agissait-il, mon fils ?*
- *D'une fleur, une rose.*
- *Une rose rouge, de la couleur du péché ?*
- *Oui, une rose rouge, mon père.*
- *Et cette rose, qu'en avez-vous fait ?*
- *Je l'ai gardée avec moi quelques jours. Mais ensuite, je l'ai brûlée, parce qu'elle m'inspirait sans arrêt des pensées coupables.*
- *Donc, cette rose instillait le péché dans votre âme ?*
- *Oui, mon père.*
- *En avez-vous parlé à quelqu'un ? Avez-vous pensé vous faire exorciser ?*
- *Non, mon père, je ne pensais pas que c'était très important.*
- *Pensez-vous que vous pouvez avoir été victime d'un acte de sorcellerie ?*
- *Je ne sais pas mon père. Mais c'est vrai, de temps en temps, je pense que cette fille m'a ensorcelé.*
- *Oui, ces nouveaux chrétiens sont capables de tout !! Pensez-vous qu'elle fait partie d'une famille de faux convertis ?*
- *Je ne sais pas, mon père, je ne lui ai jamais parlé.*

- *Eh bien moi, mon fils, je pense que vous avez été victime d'un acte de sorcellerie. Vous auriez dû m'en parler plus tôt, avant que le sortilège ne produise tous ses effets.*
- *Mais j'ai d'abord essayé de me corriger seul. Je pensais pouvoir y parvenir sans l'aide de l'Eglise.*
- *Vous avez eu tort, mon fils, le sortilège était puissant, et vous lui avez laissé le temps de faire son œuvre.*
- *Qu'est-ce que je dois faire maintenant ?*
- *Repentez-vous, évitez tout contact avec cette fille du démon. Et nous nous allons nous occuper d'elle et de ses complices.*
- *Mais, mon père, je ne pense pas qu'elle soit coupable de grand-chose. C'est surtout moi qui pensais beaucoup à elle.*
- *Vous ne savez pas de quoi ces sorcières hébraïques sont capables, mon fils. Nous, nous sommes confrontés tous les jours pendant les interrogatoires de l'Inquisition aux aveux de leurs méfaits et de leurs incroyables pouvoirs.*
- *Mais...*
- *Il n'y a pas de mais, mon fils. Tout cela est dans la main de Dieu maintenant.*

Et, pour clore l'entretien, le père Dom Manuel indiqua au jeune Dom Pedro la longue liste des pénitences auxquelles il devrait s'astreindre pour mériter l'absolution.

Celui-ci sortit bouleversé et confus du confessionnal. Etait-il donc possible qu'il ait été victime d'un acte de sorcellerie ? La fillette lui paraissait tout de même bien innocente. C'est vrai, il ressentait pour elle une attirance puissante, qui avait résisté à toutes ses prières. Mais enfin, ils n'allaient tout de même pas l'arrêter et l'emprisonner, cette petite !!! Elle n'avait rien fait de mal, en vérité !!! En plus, tout cela constituait pour lui une sale histoire, qui pouvait compromettre ses chances d'accéder au vicariat général, si par malheur les Dominicains appuyant Dom Lucas s'en emparaient pour lui nuire.... Il allait donc devoir jouer finement dans les prochains jours.

Et d'abord, s'efforcer d'oublier cette fille, surtout s'il s'agissait d'une sorcière.

Le lendemain matin, le meirenho et le curé de la paroisse, accompagnés de plusieurs hommes d'armes frappèrent à la porte de Moïse Perez pour lui signifier qu'il était convoqué le jour même, ainsi que sa fille cadette Francesca, au tribunal de la foi pour s'expliquer contre des soupçons d'hérésie et de sorcellerie les concernant. Terrifiés, tremblants, ils n'eurent même pas le temps de préparer quelques affaires avant d'être emmené par les gardes vers la sinistre prison de l'Inquisition, situé dans la rua Escura, en plein quartier de Morro da sé, où les accusés et les condamnés étaient incarcérés.

Presque tout de suite, ils réalisèrent avec effroi qu'ils avaient été enfermés dans une antichambre de l'enfer. Des rumeurs circulaient déjà dans leur communauté sur les épouvantables conditions d'incarcération, mais c'était bien autre chose de la vivre dans son propre corps. Des cachots d'une saleté repoussante, une humidité froide qui transperçait les corps, l'absence presque totale de soleil et de lumière, une paille infestée de vermine en guise de lit, une eau souillée, une nourriture presque immangeable à base de pain noir, entraînaient une dégradation rapide de la santé des détenus (2).

Et, de fait, les prisonniers avec lesquels ils furent enfermés, et qui pourrissaient parfois là depuis des années, leurs apparurent comme des spectres décharnés, couverts de vermine, rongés par toutes sortes de maladies épouvantables. Certaines crachaient le sang, d'autres ne pouvaient plus marcher ou étaient devenus aveugles, et beaucoup semblaient frappés de folie ou d'imbécilité. Sarah, terrifiée, se mit à sangloter pendant des heures, recroquevillée dans un coin de la cellule où elle avait été enfermée en compagnie d'une vieille édentée poussant des cris de chouette, d'une moribonde prostrée sur son grabat, et d'une femme d'une saleté repoussante, sentant l'urine et l'ordure. Quand à Moïse, il trembla de terreur en pensant qu'il deviendrait bientôt semblable aux spectres pourrissants qui lui servaient de compagnons de cellule, à moins qu'il ne soit brûlé vif sur la place de la Puerta del Sol.

Pendant ce temps, les arrestations de la matinée faisaient l'objet à l'évêché de plusieurs conciliabules.

- *J'ai fait prévenir l'évêque que nous avons arrêté la sorcière qui a jeté un sort sur son neveu, dit Dom Manuel.*
- *Et comment a-t-il réagi ? demanda Dom Lucas, un grand homme maigre au regard dur, dont le visage émacié et le nez en bec d'aigle le faisait un peu ressembler à un oiseau de proie.*
- *Comme nous. Il était furieux de l'outrecuidance de ces Juifs qui ne se contentent pas de blasphémer, mais tentent aussi de corrompre le clergé. Et puis, il était content de faire rendre gorge à ces mauvais chrétiens qui refusent de financer son église.*
- *Qu'a-t-il dit à ce sujet ?*
- *Il a été très clair. Pour lui, c'est l'occasion de d'éradiquer une bonne fois pour tout l'hérésie dans toutes ces familles de gros commerçants de la Ribeira. Il veut que nous tirions des aveux complets du père, ce Moïse qui fait partie des plus acharnés à se dresser contre lui. Si on arrive à prouver qu'ils sont de faux chrétiens, on aura fait œuvre pie, et en plus on pourra consacrer toute leur fortune à la construction de nouvelles églises.*
- *Enfin, moins les dettes du Roi, tout de même. Je pense que sa Majesté demandera qu'on les annule.*
- *Ou, bien sûr, nous ferons cela.*
- *Et qu'a dit l'évêque concernant son neveu ?*

- *Il semblait contrarié d'apprendre que la naïveté de la jeunesse l'ait conduit à cette faute.*
- *Oui, c'est une faute grave qu'il a commise en ne dénonçant pas immédiatement les maléfices de la sorcière.*
- *Un prélat qui a commis une telle faute ne peut prétendre au poste de vicaire général, comme le souhaiterait l'évêque.*
- *Oui, le jour venu, il faudra trouver un prêtre irréprochable, un vrai pourfendeur de l'hérésie pour remplacer ce pauvre Dom João.*
- *Pourquoi pas vous, Dom Lucas ?*
- *Oh, dit celui-ci avec une feinte modestie, qui suis-je, moi, pauvre pêcheur, pour prétendre à un tel honneur ? Je suis mieux à ma place au service des pauvres et des lépreux.*
- *Ne dites pas cela, Dom Lucas. Vous savez que les pères supérieurs de l'ordre vous considèrent comme le mieux à même d'occuper cette charge.*
- *Eh, bien, que la volonté de Dieu soit faite. S'il le faut, j'obéirai et j'accomplirai ce sacrifice, malgré mon indignité. A propos, comment va Dom João ?*
- *Il est très faible. Il respire très mal. Les médecins sont très pessimistes. Ils disent que seul Jacob Spinoza serait capable de la sauver. Ils demandent qu'on l'appelle d'urgence à son chevet.*
- *Quoi, Jacob Spinoza ? Un de ces faux chrétiens ? Mais, mon frère, vous savez ce dont on les accuse, d'empoisonner leurs patients !!*
- *Mais, c'est peut-être la seule chance de sauver Dom João...*
- *Croyez-moi, mon frère, il n'y a rien de bon à attendre de ces demi-sorciers. Il faut mieux laisser ce bon Dom João reposer en paix et laisser s'accomplir la volonté de Dieu.*
- *Certes, certes, Pauvre Dom João, si bon, si indulgent, si prompt au pardon !! Vous vous rappelez comme il était bon avec les pauvres, toujours prêt à donner l'obole à une vieille mendicante, à apporter un fagot de bois à une famille nécessiteuse. Il souffre tant aujourd'hui !! C'est une épreuve envoyée par Dieu pour éprouver sa foi. Mais peut-être est-il préférable en effet pour lui qu'il s'assoie le plus tôt possible à la droite du Seigneur. Nous le regretterons.*
- *Oui, et les hérétiques aussi le regretteront. A propos, tout est prêt, pour l'interrogatoire de demain ?*
- *Oui, j'ai fait préparer la salle du tribunal. J'ai aussi prévenu les autres frères mineurs et les bourreaux.*

Après une nuit affreuse, emplie de cauchemars éveillés, où le froid et l'angoisse l'empêchèrent de dormir pendant presque toute la nuit, Moïse fut extrait sans ménagements de son cachot souterrain pour être conduit devant ses juges.

- *Eh, le Juif Moïse, c'est ton tour d'aller à l'interrogatoire, lui dit le gardien en chef, Luis Lopez.*
- *J'espère qu'ils vont t'envoyer au bûcher, comme les autres, grogna son aide Tiago.*
- *Tais-toi, imbécile, lui dit brutalement Luis. Tu sais que l'évêque n'aime pas qu'on insulte les prisonniers sans raisons.*
- *Ouais, mais c'est que des sales hérétiques et des sorcières.*
- *La ferme, et aide-moi plutôt à monter cette vieille bûche, dit-il en empoignant Moïse, dont les fers entravant ses pieds rendaient la marche malaisée.*

L'accusé fut conduit, par un étroit escalier de pierre, au premier étage de la prison-tribunal (3). En entrant dans la salle, ses yeux furent d'abord blessés par la lumière du jour qui se déversait à travers les fenêtres à meneaux. Une fois revenu de son douloureux éblouissement, il fut impressionné par l'imposante splendeur du tribunal du Saint-office. Au fond d'une salle immense, trois prélats aux vêtements imposants trônaient en face de lui sur une estrade de bois encadrée d'un immense dais de velours : un dominicain vêtu d'une grande tunique blanche à large manches ; un franciscain à la robe de bure beige fermée par un épais cordon, et un prêtre en robe rouge et la tête ornée d'une barrette – sans doute le vicaire assesseur et représentant de l'évêque. C'étaient les juges : inquisiteur, procureur, solicitador chargé de convoquer les témoins. En dessous d'eux, le long d'une grande table de bois, officiait le petit personnel chargé de l'aspect matériel des procédures : greffier, protonotaire, huissier, trésorier, tabellion rédigeant le compte-rendu des interrogatoires, merinho chargé des arrestations, ... Il y avait aussi, autour d'eux quelques pénitents en robe blanche, le visage caché par une capuche conique aux allures menaçantes. C'était tout un monde de dignitaires ecclésiastiques, vicaires, prieures, chanoines, moines et simples curés qui s'apprêtaient à disséquer son âme pour faire de lui un coupable. Et qui disposaient pour obtenir ses aveux d'une large palette de moyens allant des interrogatoires épuisants à l'intimidation et à la torture, face à un accusé dépourvu des plus élémentaires moyens de défense.

Exténué par les fatigues de la nuit, le corps meurtri de crampes provoquées par le froid et l'inconfort, les vêtements souillés par la boue et la saleté de la cellule, conscient des terribles soupçons qui pesaient sur lui et du pouvoir sans limite de l'Inquisition, il se sentait vraiment peu de chose par rapport à ces hommes graves, habillés de beaux vêtements propres, qui l'observaient du haut de leur estrade avec un regard glacial. Il respira profondément pour se préparer à une lutte qu'il savait presque perdue d'avance.

- *Vous êtes bien Mauricio Perez, commerçant et usurier dans le quartier de la Ribeira ?, demanda Dom Lucas, représentant de l'inquisiteur-évêque.*
- *Oui, répondit Moïse.*

- *Avez-vous été baptisé ?*
- *Oui, à l'église São Francesco, à ma naissance, en 1498.*
- *Vous savez pourquoi vous êtes ici ?*
- *Non, je ne sais pas.*

Le procureur, le franciscain Dom Tomas, lut alors, comme l'exigeait la procédure, l'acte d'accusation.

- *Votre fille Francesca est accusée de pratiquer la sorcellerie pour séduire les prêtres et les conduire à la fornication et au péché. Et vous, vous êtes accusé avec toute votre famille d'être des faux chrétiens et de judaïser en secret.*
- *Mais c'est faux, dit Moïse. Les Perez sont de bons chrétiens depuis un demi-siècle. Et ma fille Francesca n'est qu'une enfant.*
- *Ce n'est pas ce dit notre frère Dom Pedro, qui a déclaré avoir été victime de ses sortilèges. Mais nous verrons cela avec elle le moment venu. Parlons plutôt de vous. Est-ce que vous judaïsez en secret ?*
- *Non, je suis un bon chrétien.*
- *Vous êtes prêts à le jurer sur la Croix et sur les Saintes écritures ?*

Moïse avala péniblement sa salive. Le parjure sur la Bible était considéré comme un crime très grave, un péché mortel, passible des pires châtiments.

- *Oui, je peux le jurer.*
- *Vous savez que vous risquez le bûcher en cas de parjure ?*
- *Oui, je le sais.*
- *Bien, nous disposons déjà d'une accusation contre vous. La nommée Catarina Rodriguez déclare vous avoir vu refuser de prononcer les prières consacrées pendant la messe (4).*

Catarina Rodriguez était une fille publique du plus bas étage, qui allait jusqu'à accepter la clientèle des esclaves du port. Elle était connue pour porter, lorsque l'Inquisition en avait besoin, toutes sortes d'accusations mensongères contre les nouveaux chrétiens. En principe, les dépositions des voleurs et des prostituées n'étaient pas reconnues comme valables, mais en réalité, le Tribunal faisait flèche de tout bois quand il était décidé à prouver la culpabilité d'un accusé. Et Catarina, ainsi que quelques autres canailles de son acabit, constituaient un recours précieux lorsque les juges peinaient à recueillir les trois témoignages nécessaires à la condamnation des suspects.

- *Mais c'est une fille de rien, une menteuse...*
- *Elle, au moins, c'est une bonne chrétienne, qui nous aide à traquer l'hérésie. Et le menteur, c'est toi, Mauricio Lopez, alia Moïse de ton nom d'hérétique.*
- *Allez, avoue si tu ne veux pas qu'on te laisse entre les mains du bourreau ! Tu veux qu'on te montre ce que tu risques, si tu persistes dans tes mensonges ?*
- *Mais je ne mens pas...*
- *Ça suffit. Gardes, conduisez l'accusé à la salle de la question.*

Et Moïse, après avoir été descendu au sous-sol, eut droit à une terrifiante description, complaisamment donnée par le bourreau lui-même, de ce qui l'attendait s'il persistait dans ses dénégations.

- *Ici, ce sont les brodequins pour comprimer tes jambes et tes genoux jusqu'à ce qu'ils soient écrasés.*
- *Ici, c'est la roue où tu tournes comme un rôti, exposé tour à tour à des pointes de fer et au feu.*
- *Là, c'est la table où on l'attache pour te faire boire de l'eau jusqu'à ce que ton ventre éclate.*
- *Là, c'est l'âtre où on grille tes plantes de pieds jusqu'à ce que tu avoues.*
- *Là, c'est l'estrapade où on te suspend attaché à 3 mètres de hauteur avant de te laisser tomber par terre.*

Une fois instruit de ce qui l'attendait, Moïse fut ramené devant ses juges.

- *Bien, maintenant que vous avez vu les instruments de torture, avouez-vous enfin ?*
- *Non, je suis innocent, je suis un bon chrétien !!*

Moïse s'accrochait, désespéré, à son mensonge.

- *Eh, bien, puisque tu persiste, on t'infligera la question ce soir. Gardes, ramenez le prisonnier à sa cellule.*

Pendant ce temps, au palais épiscopal, un entretien dramatique avait lieu entre Dom Pedro et son oncle l'évêque.

- *Quel imbécile tu as été de te laisser séduire par cette fille !*

- *Mais je n'ai rien fait avec elle ! je n'ai pas cédé à la tentation.*
- *Oui, mais tu as fait pire, tu as été tout raconter à un dominicain. Mais où as-tu la tête, Pedro ?*
- *Mais Dom Manuel est mon confident. Et le secret de la confession...*
- *Fadaises !! Le secret de la confession, ils s'en fichent lorsque l'intérêt de leur ordre est en jeu !! Tu sais bien qu'ils lorgnent depuis longtemps sur la charge de vicaire général !! J'étais presque arrivé à t'imposer, mais là, tu as tout ruiné...*
- *Mais ma conscience...*
- *Ta conscience, voilà de grands mots ! Tout cela pour une fille des rues !*
- *Mais ce n'est pas une fille publique...*
- *Oui, maintenant, ils veulent la faire passer pour une sorcière... Remarque bien que, dans un sens, cela sert mes projets, car je vais pouvoir porter le fer contre ces mauvais chrétiens de Morro da sé, ces gros commerçants cousus d'or qui refusent de financer ma nouvelle église. A quelque chose malheur est bon... Mais toi, si tu veux garder une petite chance d'être nommé vicaire général, il va falloir faire exactement ce que je te dis.*
- *Qu'est-ce que je dois faire ? Demanda Pedro, tout penaud.*
- *Bon, cette fille, là... Quel est son nom, déjà ?*
- *Je ne sais pas, elle ne me l'a dit qu'une fois...Francesca, je crois...*
- *Bon, cette Francesca, tu crois vraiment que c'est une sorcière ?*
- *Non, je ne crois pas. C'est une jolie fille un peu effrontée, c'est tout !*
- *Bon, moi non plus, je ne crois pas que ce soit une sorcière. Mais bien sûr, ils vont l'accuser de ça. Et si tu refuses de témoigner, tu seras suspect, tu sentiras le soufre, et tu pourras dire adieu au généralat !*
- *Qu'est-ce que je dois faire, alors ?*
- *Eh bien, que tu l'incrimines le plus possible, que tu l'accuse publiquement d'être une sorcière, que tu t'imposes dans le rôle de la pieuse victime d'un envoûtement !!!*
- *Mais ce n'est pas vrai !!*
- *Qu'est-ce que tu en sais ? Et puis, tu veux être vicaire général, oui ou non ?*

- *Oui, bien sûr, mais je ne veux pas mentir, être parjure, accuser les gens injustement...*
- *Ecoute, de toute façon, tous ces faux chrétiens de Morro da sé sont des hérétiques. Même si ils ne sont pas coupables de ce dont tu les accuseras, ils ont commis en secret des crimes encore plus abominables. Alors, en témoignant contre eux, non seulement tu te tireras d'un mauvais pas, mais en plus tu rendras service à la Sainte église et à ton oncle.*
- *Je voudrais réfléchir un peu,* répondit Pedro, le front soucieux.
- *C'est ça, réfléchis bien, mais pas trop longtemps, car sinon les Dominicains vont nous prendre de vitesse.*

Quelques heures plus tard, ce fut au tour de Sarah d'être conduite, tremblante de terreur, devant ses trois juges.

- *Vous êtes bien Francesca Perez, fille de Mauricio Perez et de Camilla Perez ?*
- *Oui, monsieur.*
- *Dites "oui, mon père", quand vous vous adressez à moi,* dit le père Lucas d'un ton sévère.
- *Oui, mon père.*
- *Quand et où avez-vous été baptisée ?*
- *A l'église São Francesco je crois, mais pour la date, il faudrait demander à mon papa.*
- *Bien, nous vérifierons. Vous êtes accusée d'avoir tenté d'ensorceler un prêtre du nom de Don Pedro par des paroles magiques et par des objets sataniques que vous lui avez donné. Reconnaissez-vous les faits ?*
- *Non, mon père, je n'ai rien fait de mal,* dit la fillette, affolée.
- *Vous êtes également accusée, avec votre famille d'avoir pratiqué en secret l'hérésie judaïque, d'avoir respecté le Shabbat et les interdits alimentaires de la loi de Moïse. Reconnaissez-vous les faits ?*

Sarah ne comprit pas bien la question, dont la complexité théologique dépassait largement son entendement limité.

- *Non, mon père ne s'appelle pas Moïse. Il s'appelle Mauricio, enfin à l'extérieur de la maison.*

Les trois prélats échangèrent un sourire entendu. Visiblement, avec cette fillette naïve, il n'allaient pas avoir beaucoup de peine à établir la culpabilité de la famille. Ils avaient l'expérience de ce type d'accusé

sans malice : il suffirait de la mettre un peu en confiance pour qu'elle se livre, presque sans méfiance, à des aveux complets.

- *Rassurez-vous, ma petite, dit Dom Tomas, le moine franciscain, d'un air patelin. Nous ne vous voulons pas de mal, ni à vous ni à votre famille. Il vous suffit de répondre honnêtement à nos questions et vous pourrez tranquillement rejoindre vos parents.*
- *Vraiment, je pourrai rentrer chez moi ?*
- *Il suffit de nous dire la vérité, et vous serez sauvée.*

Sarah poussa un grand soupir de soulagement. Elle le savait bien, que ces prêtres n'étaient pas si méchants que ça. Son père avait tort de tant se méfier d'eux.

- *Bon d'accord.*

Et c'est ainsi qu'en toute confiance, Sara livra aux inquisiteurs suffisamment d'éléments à charge pour envoyer au bûcher toute sa famille. Elle décrivit les rites hebdomadaires du Shabbat et ceux la fête de Pessah, révéla l'existence de la petite alcôve souterraine où la famille se réunissait secrètement pour pratiquer les cérémonies. Elle cita, de manière heureusement pour eux très approximative, les noms des voisins du quartier qui avaient assisté la bar-mitsva de son frère quelques années plus tôt. Elle confirma que le porc était proscrit à la table de sa famille et que celle-ci possédait deux séries de couverts distincts, l'un pour les laitages et l'autre pour la viande. Plus grave peut-être encore, elle indiqua que son père prononçait souvent des paroles hostiles à l'Eglise et au clergé.

- *Il dit des fois que les prêtres sont méchants, qu'ils nous veulent du mal.*
- *Et vous partagez cette opinion ?*
- *Non, moi je trouve qu'il y a des prêtres gentils aussi.*
- *Donc, vous confirmez que votre père tient des propos hérétiques contre la foi chrétienne.*
- *Je ne comprends pas ?*
- *Votre papa a tort de ne pas aimer les prêtres, n'est-ce pas ?*
- *Oui, la prochaine fois, je lui dirai qu'il y en a de très gentils, comme vous.*
- *Et vous pensez qu'il vous croira ?*
- *Oh, moi je ne suis qu'une petite fille, des fois il se met très en colère, alors il vaut mieux ne pas le contrarier.*
- *Ah, bon. Et qu'est-ce qu'il dit quand il est très en colère ?*

- *Ben, ce que je vous ai dit. Il trouve que c'est mal d'adorer l'image d'un homme mort, et aussi que le Messie n'est pas encore arrivé et qu'il faut continuer à l'attendre. Et aussi que les prêtres nous persécutent pour prendre tout notre argent, mais que finalement, c'est nous qui gagnerons parce que nous sommes plus savants et que notre religion est la seule vraie religion. Voilà.*
- *Ah ! Très bien, très bien, dit Dom Tomas d'un air satisfait. Et le reste de votre famille est d'accord ?*
- *Ma maman non plus n'aime pas les prêtres, parce qu'elle dit qu'ils ont fait du mal à des gens de sa famille (un cousin de Rebecca avait été lourdement condamné, trois ans plus tôt, par l'Inquisition de Lisbonne, et pourrissait depuis dans les cachots de la ville).*
- *Et vos frères et sœurs ?*
- *Mon frère ne dit rien. Mais ma sœur Leah dit qu'on ne raconte que des mensonges dans les églises.*
- *Comment avez-vous appelé votre sœur ?*
- *Ben, Leah, comme tout le monde l'appelle à la maison.*
- *Et votre frère, il s'appelle comment ?*

Et Sarah déroula tranquillement la liste des noms bibliques secrets des membres de la famille.

- *Mais votre père ne s'appelle-t-il pas Mauricio, votre frère Jean, vos deux sœurs Catarina et Maria ? Et votre vrai nom n'est-il pas Francesca ?*
- *Oh, non, ça c'est pour ne pas avoir d'ennuis avec les chrétiens. Les vrais noms, c'est ceux que je vous ai dit.*
- *Ah, très bien. Parce que vous-même, vous pensez que vous n'êtes pas chrétienne ?*
- *Non, enfin si, je suis nouvelle chrétienne.*
- *En fait, vous êtes juive.*
- *Non, enfin oui, je ne sais pas, il faut demander ça à mon père.*
- *Bien, ma petite, nous ferons comme vous nous le conseillez, nous demanderons à votre papa, dit Dom Tomas en réprimant un petit rire qu'il communiqua à ses collègues. Et donc, votre soeur pense que les paroles que l'on dit pendant la messe sont des mensonges ?*

- *Oui, elle pense que Jésus n'est pas le Messie, qu'il n'a pas ressuscité après sa mort et que de toute façon, personne ne peut naître sans avoir un papa et une maman.*
- *Et de quelle source votre sœur tient-elle ces opinions ?*
- *Elle aime beaucoup la médecine, alors Jacob Spinoza lui donne des leçons.*
- *Quoi ? dit Dom Lucas en réprimant avec difficulté un mouvement d'indignation, une femme apprend la médecine ?*
- *Oui, dit en riant Sarah, mon papa aussi trouve ça bizarre. Même que de temps en temps, elle regarde comment sont faits les corps des morts avec le docteur Spinoza.*
- *Ah ? Votre sœur découpe des cadavres humains ?*
- *Oui, et aussi des animaux morts.*
- *Quels types d'animaux ?*
- *Oh, un peu tout, des grenouilles, des crapauds, des serpents, des corbeaux, des mouettes...*
- *Ah, et savez-vous comment elle et le docteur Spinoza se procurent ces cadavres d'êtres humains ?*
- *Non, je sais pas. Il faut leur demander à eux.*
- *Très bien, ma petite, nous leur poserons la question. Mais avez-vous demandé à votre sœur de vos aider pour ensorceler Dom Pedro ?*
- *Non, je n'ai dit à personne à la famille que je parlais à Dom Pedro.*
- *Et qu'est-ce que vous avez fait pour que Dom Pedro vous aime bien ?*
- *Eh, bien, quand il passe devant chez moi, je lui dis bonjour, je lui fais des sourires, une petite révérence...*
- *C'est tout ?*
- *Oui, c'est tout.*
- *Vraiment tout ? Allons, ma petite, essayez de bien vous souvenir. C'est pour votre bien.*
- *Un jour, j'ai laissé tomber une rose sur son passage.*
- *Ah oui ? Seulement une rose ? il n'y avait rien écrit dessus ? Une formule magique ?*

- *En fait, j'avais recopié un petit texte et je l'avais accroché à la rose.*
- *Et en quelle langue était écrit ce texte ?*
- *Dans la même langue que mon père fait les prières.*
- *Et vous savez ce que veut dire ce texte ?*
- *C'est notre bonne, Rachel, enfin Isabella qui me l'avait montré. C'est comme un poème d'amour.*
- *Et vous avez osé donner ce texte lubrique à un prêtre de la sainte Eglise ? Tonna Don Lucas.*

Effrayée, Sarah rentra précipitamment sa tête dans ses épaules.

- *Calmez-vous, mon frère, calmez-vous, dit dom Tomas. Vous voyez bien que notre jeune amie est une gentille jeune fille qui aime bien les prêtres et les aide beaucoup dans leur tâche. Il ne faut pas vous mettre en colère contre elle, c'est un vrai cadeau du ciel pour nous, dit-il en souriant aimablement à Sarah. Vous avez bien envie de nous aider, n'est-ce pas, ma petite ?*
- *Oui, mon père, dit Sarah, aussi subitement rassurée qu'elle avait été saisie de crainte.*
- *Et cette Isabel, continua aimablement Dom Tomas, elle savait que vous cherchiez à forn..., enfin que vous aviez envie d'être bonne amie de Dom Pedro ?*
- *Non, parce ce que sinon, elle m'aurait empêché, comme mon père, elle n'aime pas les prêtres non plus. Des fois, quand elle est en colère, elle dit des phrases contre eux dans la même langue que nos prières.*
- *Et vous savez ce que disent ces phrases ?*
- *Non, pas vraiment. Je crois qu'elle a envie qu'ils soient tous malades ou tous morts, quelque chose comme ça...*
- *Ah, oui, quelque chose comme ça, dit rêveusement Dom Tomas. Eh, bien qui vivra verra. Peut-être que les prêtres mourront les premiers, ou bien peut-être c'est cette Isabella qui quittera cette vallée de larmes avant nous. De toute manière, il faudra que la volonté de Dieu s'accomplisse, n'est-ce pas, mes frères ?*
- *Oui, que la volonté de Dieu s'accomplisse, dirent les deux autres juges avec componction.*
- *Eh bien, ma petite, votre cas est très grave, dit Dom Tomas en s'adressant à Sarah d'un ton de grande sévérité qui tranchait avec la bonhomie dont il avait fait preuve durant l'interrogatoire. Vous et toute votre famille êtes accusées de blasphème, d'hérésie judaïque, de*

parjure sur les saintes écritures, de sorcellerie, de profanation d'objets saints et de cadavres, de complots en vue de ravir la vie à des membres de la sainte Eglise. Tout cela peut vous conduire au bûcher si vous ne faites pas preuve dans les jours qui viennent de repentir et d'une totale soumission aux ordres de la Sainte Inquisition. Gardes, ramenez cette petite sorcière dans son cachot. Au pain noir et à l'eau. Allez !

- *Mais, monsieur, vous m'aviez promis...*
- *Voilà encore la petite impertinente qui nous fait des reproches, maintenant !!!* Hurla Dom Lucas, à bout de patience. *Allez, aux fers, aux fers, laissez pourrir cette graine de bûcher dans les ténèbres et l'eau croupissante. Ça lui donnera un avant-goût de l'enfer où nous allons l'envoyer !!*

Et les gardes emmenèrent la malheureuse, stupéfaite de n'être pas libérée sur le champ comme les juges le lui avaient promis, terrifiée à l'idée de retourner dans ce cachot lugubre, et commençant aussi à se demander si elle n'avait pas été trop crédule et trop bavarde.

- *Eh bien, Dom Lucas, voilà un interrogatoire bien mené.*
- *Oui, je crois qu'avec ce témoignage, nous tenons toute la famille, et aussi quelques voisins.*
- *Il faut aller arrêter immédiatement tout le reste de cette nichée d'hérétiques.*
- *Oui, mais il nous manque encore quelques témoignages pour clore le dossier.*

D'après la procédure de l'Inquisition, trois témoignages étaient nécessaires pour établir la culpabilité de l'accusé.

- *Nous avons déjà deux témoignages contre ce Moïse, celui de Catarina Rodriguez et celui de sa fille.*
- *Oui, une putain et une petite idiote, nous ne sommes tout de même pas très regardant sur la qualité des témoins, plaisanta, avec une expression d'ironie amère,* le troisième juge, le solicitador Dom Felipe.

Fr. Dom Felipe, prieur de l'abbaye de San Lourenço, exprimait de temps à autres ses réticences par rapport au caractère trop expéditif de certaines procédures, voire aux abus dont se rendait parfois coupable, selon lui, le Tribunal de la foi. Mais, d'un naturel très paisible, craignant d'affronter les terribles colères de l'évêque dont dépendait sa nomination à la charge si convoitée d'abbé, il n'allait jamais au-delà de quelques timides réserves sans conséquences.

- *Mon frère, en ce domaine, la fin justifie des moyens,* répondit sèchement Dom Lucas. *Nous avons juré d'extirper l'hérésie du Portugal, et tant pis si parfois nous sommes obligés de nous salir un peu les mains pour accomplir cette œuvre pie. Dieu, in fine, nous en sera reconnaissant.*

- *Pour confondre la sorcière, il faudrait faire témoigner Dom Pedro lui-même. C'est tout de même lui la victime, poursuit Dom Tomas.*
- *Je me méfie un peu de Dom Pedro, répondit Dom Lucas. Parfois, j'ai l'impression que la détestation de l'hérésie n'est pas très bien ancrée en lui... Que se passerait-il s'il essayait d'innocenter la fille ?*
- *Eh bien, justement, cela pourrait prouver qu'il est lui-même complice de quelque chose, ou que l'envoûtement n'a que trop bien réussi et qu'il est possédé du démon, dit Dom Lucas. Dans ce cas, nous pourrions le mettre en accusation à son tour et purger ainsi l'Eglise d'un élément corrompu...*
- *Mais Dom Baltazar le défendrait, peut-être. C'est tout de même son neveu...*
- *Oui, mais sa position serait de toute manière affaiblie, et il ne pourrait plus refuser aux représentants des ordres mineurs d'accéder aux fonctions importantes auxquelles ils sont naturellement appelés pour le bien de l'Eglise et de ses ouailles.*
- *Vous avez raison. Il fait faire témoigner Dom Pedro. Et nous aviserons ensuite en fonction de ce qu'il nous aura dit.*
- *Très bien, nous le convoquerons jeudi prochain.*

La nouvelle de sa convocation accentua encore la violente crise de conscience dans laquelle Dom Pedro était plongé depuis son entretien avec l'évêque. D'un côté, il était à peu près certain de l'inanité des accusations portées contre la petite Sarah, pour laquelle il continuait d'éprouver tendresse et désir. Mais, d'un autre côté, ne risquait-il pas de briser une carrière prometteuse en ne jouant pas le jeu de l'Inquisition et en se posant en défenseur des Nouveaux chrétiens ? D'ailleurs, ceux-ci ne représentaient-ils pas, comme l'avait souligné son oncle, une véritable menace pour la Chrétienté ? Mais en même temps, accuser Sarah de sorcellerie, c'était, il en était conscient au fond de lui-même, une forme de mensonge indigne, et même de parjure.

Après beaucoup d'hésitation, Don Pedro décida de résoudre ce dilemme par une solution hypocrite, ménageant à la fois sa conscience et ses espoirs de carrière. D'un côté, il veillerait à ne pas accuser explicitement Sarah de sorcellerie ; d'un autre côté, il ne dirait rien qui puisse ouvertement la disculper, de manière à ne pas apparaître comme son complice ou comme sa victime consentante. Et puis, il donnerait des gages aux partisans de la lutte contre les néo-chrétiens en affirmant hautement que l'hérésie doit être combattue de manière implacable, tout en distillant quelques phrases imprégnées de douceur évangélique sur la nécessité de pardonner à ceux qui se sont repentis. Tout cela en termes suffisamment vagues pour n'accuser personne, ne prendre le parti de personne, et ne risquer d'être impliqué dans rien. Avec un peu de talent, il pourrait ainsi désarmer ses adversaires tout en attirant vers lui un éventail très large de sympathies. Il faudrait sans doute jouer serré : Dom Lucas et l'autre frère dominicain chercheraient sans doute à le pousser à la faute. Mais s'il parvenait à éviter leurs pièges, la voie du vicariat général lui resterait largement ouverte.

Et il en fut effectivement ainsi.

- *Dom Pedro, pouvez-vous nous raconter ce qui vous est arrivé ?*
- *Eh bien, en passant le matin par le quartier de Morro da Sé pour me rendre à l'église São Francesco afin d'y accomplir mes devoirs, j'ai été à plusieurs reprises importuné par la fille Francesca Perez.*
- *Et en quoi consistaient ces actes ?*
- *Eh bien, lorsque je passais devant sa maison, très souvent, je la voyais sur le pas de la porte ou derrière sa fenêtre. Elle me souriait, elle me disait bonjour, parfois elle me faisait des petits signes de la main.*
- *Mais il y a plus grave, dit Dom Lucas. Elle vous a aussi donné des objets sataniques.*
- *Je ne vois pas ce que vous voulez dire.*
- *Ne vous a-t-elle pas donné une fleur accompagnée de paroles d'incantation magiques ?*
- *Non... Simplement un jour, elle a laissé tomber une rose.*
- *Et qu'avez-vous fait ?*
- *Eh, bien, je l'ai ramassée.*
- *Mais il y avait aussi une formule magique écrite en hébreu attachée à cette rose ?*
- *En fait, c'était juste un extrait du Cantique des Cantiques.*
- *Et que disait ce texte ?*

En fait, ce sont les premiers vers du poème, qui disent : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche ! Car ton amour est meilleur que le vin; tes parfums ont une odeur suave, ton nom est une huile épandue; c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment ».

- *Et pourquoi n'avez-vous pas immédiatement détruit cette œuvre de lubricité ?*
- *Je n'y ai accordé aucune importance. Je l'ai mis dans un coin et au bout de quelques jours je l'ai jetée au feu.*
- *Mais ne pensiez-vous pas qu'il pouvait s'agir d'une tentative d'ensorcellement dont il fallait vous protéger ?*

- *Oui, les hérétiques et les sorciers sont partout, c'est une peste dont il faut se débarrasser, et votre tribunal joue en ce domaine un rôle salutaire. Mais, dans ce cas, je n'ai pas eu, tout d'abord, le sentiment d'être ensorcelé.*
- *Pourtant, c'est ce que vous avez dit en confession au père Manuel ?*
- *Je lui ai simplement confessé avoir eu quelques pensées coupables, et il m'a donné l'absolution.*
- *Mais ces pensées coupables étaient-elles provoquées à votre avis par des actes d'envoûtement pratiqués par la fille Perez ?*
- *Je sais que les sorcières font appel au démon pour pousser l'homme à la lubricité et à la fornication, et que ces crimes doivent être implacablement punis.*
- *Pensez-vous que la fille Perez soit une de ces sorcières ?*
- *Je n'en suis pas absolument certain. J'espère que votre Saint tribunal parviendra à établir la vérité.*
- *Et s'il était avéré que cette fille est sorcière, quel châtement devrait lui être appliqué ?*
- *Comme je vous l'ai dit, il faut combattre ces fléaux épouvantables de toute notre énergie. Mais la force de l'Eglise réside aussi dans sa mansuétude. Parfois, lorsqu'un pécheur fait preuve d'un repentir sincère, qu'y a-t-il de plus conforme au message du Sauveur que de lui accorder le pardon afin de lui permettre de rejoindre la communauté des croyants ?*
- *Nous vous avons entendu, mon frère, dit Dom Lucas. Votre témoignage fourmille de preuves précieuses de la culpabilité de la fille Perez. Mais le tribunal aurait aimé que vos accusations soient formulées de manière plus claire, car, en l'état, elles ne peuvent être retenues comme une véritable dénonciation.*

Dom Pedro ne répondit rien. Il sentait, au ton renfrogné de Dom Lucas et à son air maussade, qu'il s'était à peu près convenablement sorti de ce dangereux interrogatoire. Il en avait assez dit pour sembler épouser la cause de l'Inquisition, tout en évitant de porter contre Francesca des accusations trop directes. Les portes du vicariat général lui restaient donc ouvertes.

Il en éprouva un tel soulagement égoïste que, pendant le reste de la journée, la pensée de Sarah, son désir pour elle, sa commisération pour les souffrances qu'elle et sa famille étaient en train d'endurer par sa faute involontaire, cessèrent totalement d'assaillir son esprit. Vicaire général !!! Un jour, il serait vicaire général !!!

*

Luis Lopez n'était pas le plus indigne des gardiens des prisons de l'Inquisition. Il n'insultait pas les prisonniers, il ne les maltraitait pas par pure méchanceté. Il ne violentait pas les jeunes femmes dans

le secret des cachots. Il ne rançonnait pas les hommes riches en leur imposant d'exorbitants frais d'incarcération destinés à couvrir des dépenses inexistantes. Il tenait sa parole, quand, en l'échange d'une onéreuse prébende, un prisonnier lui arrachait la promesse de le laisser communiquer avec sa famille ou avec un avocat. Il ne se livrait pas, sauf ordres explicites des inquisiteurs, à des témoignages mensongers sur des crimes d'hérésies supposément commis par les prisonniers, permettant d'envoyer ceux-ci au bûcher comme relaps.

Bien sûr, c'était aussi, comme l'exigeait sa fonction, un homme dur, qui appliquait sans état d'âme les consignes de ses maîtres de l'Inquisition. Si un détenu était malade, il ne lui accordait aucun régime de faveur, se contentant de prévenir l'inepte médecin de la prison. Si un autre manifestait des signes de désespoir, il ne se livrait envers lui à aucun geste de commisération, alors même qu'il était parfois le seul être vivant auquel le malheureux pouvait encore parler. Il infligeait sans hésitation les dures punitions prévues par le règlement en cas de mauvaise conduite, et ne manquait jamais de dénoncer les comportements suspects qui pouvaient alimenter un soupçon d'hérésie.

Mais Luis Lopez était aussi un homme solitaire et malheureux. Avec ses yeux chassieux, son dos voûté, son ventre proéminent, il était d'une repoussante laideur. Ses longs bras pendant des deux côtés de son tronc puissant lui donnaient une allure vaguement simiesque. Pauvre comme Job, il n'avait jamais trouvé d'épouse, et restait encore vieux garçon aux approches de la quarantaine. Il vivait avec sa mère, une horrible vieille femme endentée et ridée comme une pomme, chargée de préparer ce qui tenait lieu de nourriture aux prisonniers.

Ce n'était pas tant dans son corps qu'il souffrait de cet état : les ruelles tortueuses de la Ribeira, avec leurs maisons accueillantes, n'étaient pas très éloignées de la prison, et les prébendes versées par les détenus lui permettaient d'aller se soulager aussi souvent qu'il le désirait auprès des amies de Catarina Rodriguez. Non, c'était surtout son âme qui était meurtrie. Pourquoi n'arrivait-il pas, comme les autres hommes, à trouver une gentille épouse qui lui aurait donné des enfants et tenu son foyer ? Chaque fois qu'il était tombé amoureux, la fille l'avait éconduit, ou, pire, trompé, acceptant ses cadeaux avant de partir un jour avec un autre fiancé plus présentable. Il en avait conçu pour les femmes un mélange de peur et de ressentiment, tout en éprouvant, de temps à autres, des béguins brutaux pour des filles de bas étage.

Et c'est justement ce sentiment qui naquit dans son cœur à la vue de Sarah Perez. C'est lui qui apportait tous les jours sa pitance à la jeune fille, et était également chargé de la conduire aux interrogatoires.

Il faisait habituellement preuve d'une certaine indifférence à l'égard de ses prisonnières, ce qui présentait au moins pour elles l'avantage de ne pas être exposées à ses avances, voire à ses agressions, comme c'était parfois le cas avec d'autres gardiens. Mais, avec Sarah, les choses ne se passèrent pas de la même manière. Son cœur s'émut, exactement comme celui de Dom Pedro, à la vue de cette jolie jeune fille, qui conserva encore pendant les premiers temps de son incarcération sa fraîcheur juvénile, avant d'être brutalement murie par la tragédie et transformée en une glaçante statue du malheur. Il commença très vite à lui témoigner une forme de sympathie en la traitant avec ménagement pendant les transferts, et en la gratifiant d'un vague sourire quand il lui apportait, une fois par jour, son broc d'eau et sa demi-miche de pain.

Ces marques d'intérêt prirent rapidement une importance immense dans l'esprit de la pauvre fille. Enfermée avec des folles et des malades, dépourvue de tous contacts avec le monde extérieur, ne sachant de sa famille que ce que les juges voulaient bien lui en dire, Sarah lut dans les regards de commisération de Luis une lueur d'espoir au milieu des ténèbres. Elle commença bientôt à essayer de lui parler, de capter son affection pour obtenir les menus services si nécessaires dans sa situation.

- *Monsieur, j'ai froid, vous n'auriez pas une chemise de rechange ?*
- *Est-ce que je pourrais avoir un peu plus de pain s'il vous plaît ?*

Luis s'exécuta. Il donna à Sarah une chemise de rechange, une eau moins fétide, une miche de pain un peu plus grosse qu'aux autres prisonnières. Alors Sarah s'enhardit, jusqu'à demander des nouvelles de sa famille et à tenter d'envoyer quelques messages par l'intermédiaire de Luis. Celui-ci, trop heureux de pouvoir lui rendre service, transmet les messages. Bientôt, ses passages dans la cellule furent l'occasion de conciliabules chuchotés avec la prisonnière. Elle le remercia, elle l'appela par son nom, elle lui dit quelques mots gentils, elle l'autorisa à lui embrasser les mains. Luis était si heureux de ces marques d'affection !!! Enfin, une femme semblait l'apprécier, avoir besoin de lui, lui exprimer affection et reconnaissance !!

L'un et l'autre, au fond, étaient des esprits simples, ballotés par les malheurs de la vie, incapables comprendre à quel point leurs sentiments et leurs comportements pouvaient être dictés par les contraintes de leur situation réelle. Sarah était sincèrement reconnaissante de mansuétude de son gardien, devenu par la force des choses son seul et fragile recours au sein d'un monde cauchemardesque. Luis prenait cette reconnaissance pour une manifestation d'amour sincère, sans même comprendre qu'elle ne tenait qu'au pouvoir absolu qu'il exerçait sur la vie de sa prisonnière. Peu à peu, ils devinrent l'un pour l'autre la seule lueur d'espoir dans leur pauvre vie de reprobés. Au fond, il y avait quelque chose de pur et de sincère dans cet amour misérable, le seul moment d'humanité et de tendresse auquel le monde leur donnait droit. Luis amena en cachette à Sarah quelques bons morceaux des repas confectionnés par sa mère. Sarah le remercia par un baiser. Il lui fournit une seconde chemise pour l'aider à se protéger du froid. Bientôt, il lui déclara sa flamme, sa pauvre flamme de geôlier illettré avec ses pauvres mots d'imbécile. Elle écouta avec joie ces mots misérables qui la consolait un peu des mots durs et savants que lui assenaient les juges. Et un jour, il se passa ce qui devait se passer. Il la prit brutalement et la déflora dans un coin du cachot. Elle ne résista pas, et bientôt s'habitua à ces sinistres amours, en concevant même, sinon du plaisir, du moins une forme de réconfort. Et lui tomba éperdument amoureux de victime consentante et docile. La malheureuse enfermée dans les ténèbres était devenue le soleil de sa vie. Quant à Sarah, ce demi-monstre préposé à l'exécution des œuvres les plus viles lui apparaissait comme un prince charmant, doté d'un pouvoir gigantesque. Qui sommes-nous pour juger, pour mépriser, et pour reprocher aux hommes de n'être que ce qu'ils sont ? Le vilain amour des pauvres, des laids et des reprobés a-t-il moins de valeur que le lumineux amour des riches, des beaux et des puissants ?

Pendant ce temps, l'instruction du procès de Moïse Perez avançait. Ou, plus exactement, les juges déployaient l'ensemble des moyens permettant de recueillir suffisamment d'aveux et de dénonciations pour condamner toute sa famille au bûcher ou au cachot perpétuel. La palette était large : il y avait les faux témoins professionnels, comme Catarina Rodriguez, disposée à signer

n'importe quelle accusation mensongère en échange de quelques dinheiros. Il y avait la torture, comme lorsque Moïse eut les pieds enduits de beurre et brûlés jusqu'à ce qu'il avoue tout ce qu'on lui demandait. Il y avait la manipulation, comme lorsque l'on lut à Rebecca, la femme de Moïse, sa fausse condamnation au bûcher et qu'on lui promit la vie sauve en échange d'aveux complets et de la liste de tous ses voisins hérétiques. Il y avait les privations de toutes sortes, comme lorsque la fille de Moïse, Leah, fut enchaîné dans un cachot isolé, privée d'eau et de nourriture, et brutalisée tous les jours par ses gardiens jusqu'à ce qu'elle avoue qu'elle avait dépecé des cadavres et pratiqué des actes de sorcellerie avec Jacob Spinoza, qui fut alors immédiatement arrêté et soumis à son tour à la question. En moins de trois mois, de dénonciations en aveux extorqués, ceux furent plus de quinze familles de « Nouveaux chrétiens » des quartiers de Morro da Sé et de la Ribeira qui furent ainsi emprisonnées et convaincues d'hérésie. Et, un jour de juin 1543, les sentences tombèrent : sur 103 accusés, 17 étaient condamnés au bûcher, 21 au cachot perpétuel, 56 à des peines d'emprisonnement plus ou moins longues, et seulement 9 acquittés.

Le temps était magnifique, en ce matin de juillet où les condamnés furent conduits sur le lieu de l'auto da fé, à la Puerta del Sol, tout près de l'emplacement de l'actuelle église des Clerigos. Les membres du clergé, revêtus de leurs plus beaux habits sacerdotaux, avaient pris place sur une grande estrade en bois, construite pour l'occasion. Revêtu de sa mitre épiscopale et de sa grande cape violette, l'évêque Baltazar était entouré ses vicaires en habit noir et des membres du tribunal de l'Inquisition en robe rouge et barrettes carrées bordés d'hermine. Les dominicains avec leurs grandes tuniques blanches, les franciscains en robe de bure beige, les pénitents aux visages masqués d'une capuche conique, les chanoines, les vicaires, les prieurs munis de toutes sortes de barrettes, mantelets, soutanes, frocs, croix, rochets, surplis, étoles, complétaient ce magnifique et terrifiant aéropage (5).

Au pied de l'estrade, se tenait une escouade d'hommes d'armes. Avec leurs armures scintillantes, leurs hallebardes, leurs casques fer à la longue pointe affinée ressemblant aux « morions » des conquistadores, leurs pourpoints matelassés, leurs hautes bottes montantes, ils incarnaient avec superbe le redoutable pouvoir du Roi.

Face à l'estrade, mais à bonne distance afin que les prélats ne soient pas incommodés par la fumée, étaient dressés d'épais piliers de bois autour duquel le bourreau et ses aides achevaient d'empiler des fagots.

Tout autour de la place, une foule animée et bruyante attendait avec impatience le début de la cérémonie. Chacun s'était revêtu de ses plus beaux atours pour assister au spectacle. Les hommes portaient, sous leur manteau, leur grande ropa noire et leurs chausses à bouffants. Sur leur tête, ils avaient mis des bérets, des toques basses ornées d'une plume ou un chapeau plat à feutre. Leurs pieds étaient chaussés de grandes bottes de cuirs montantes ou d'escarfignes pointues. Les femmes s'étaient habillées de leur plus beau jubon ou d'une saya colorée, avec des corsets ornés de passementerie. C'était une débauche de collets, de basquines, de vaqueras, de casaques, de brocadelles, de capes, de manchons, de bourses et de pomme d'ambre, qui offraient un spectacle joyeux et bigarré.

A quelques centaines de mètres de là, le cortège des condamnés commençait à avancer depuis la sortie de la prison de la Rua Escura. Encadrés par des soldats en armes, les hérétiques, nus pieds, avaient été

alignés en file indienne. Une grande croix ouvrait le cortège, portée par des confréries de pénitents en habit blancs. Puis, derrière quelques tambours et oriflammes, avançaient les moines des ordres mineurs, franciscains et dominicains, suivis par des membres du clergé séculier. Enfin, apparaissaient les condamnés. On voyait d'abord s'avancer les plus coupables, condamnés à périr sur le bûcher. Accompagnés d'un prêtre qui brandissait devant une croix en récitant des prières, ils étaient vêtus du San benito, d'une robe jaune décorée de la croix de Saint-André, et portaient sur la tête la corozza. Ce grand chapeau conique en papier était couvert de motifs évoquant les flammes de l'enfer, dressées vers le haut pour les condamnés ordinaires, ou orientées vers le bas et agrémentées de démons pour les plus coupables de tous : les hérétiques impénitents et les relaps retombés dans l'hérésie après l'avoir abjurée. Ceux-là étaient de plus parfois couverts de lourdes chaînes, comme pour mieux souligner l'horreur de leurs crimes. Puis venaient les autres condamnés, vêtus selon leur degré de culpabilité du San Benito ou de simples robes de bure, parfois aussi demi-nus pour mieux souligner leur opprobre et permettre la flagellation. Tous portaient des cierges. Le cortège était clos par les effigies des condamnés par contumace et les cercueils de ceux qui étaient déjà morts, mais dont on tenait tout de même à annoncer publiquement la condamnation. Entourant le cortège, des hommes d'armes, à pied ou à cheval, tenaient la foule à distance.

Celle-ci ne se livrait pas systématiquement à des manifestations de haine. Non qu'elle ne se réjouisse profondément du sort de ces « Nouveaux chrétiens » détestés. Mais la cérémonie était également empreinte d'une profonde et lugubre ferveurs religieuse. Tous, soldats, prélats, condamnés, spectateurs, entonnaient ensemble des cantiques qui élevaient vers le ciel le témoignage d'une foi partagée. Au-delà du juste châtiment des hérétiques, la cérémonie visait également à signifier que l'hérésie elle-même était terrassée par le retour définitif des incroyants – pour certains au seuil de la mort – dans le giron de la vraie foi. Aussi les sentiments de la foule oscillaient-ils, au gré des moments, de la détestation contre les blasphémateurs à une sorte de communion dans l'expression de la foi.

Arrivés sur le lieu de l'auto da fé, les condamnés furent alignés devant la tribune du clergé. L'évêque fit d'abord un sermon, puis la foule prêta serment d'allégeance à l'Eglise. On chanta ensuite des cantiques d'actions de grâce. Puis on lut l'énoncé des sentences, par ordre de gravité croissante : ajournement, absolution, admonestation, pénitence condamnation à la réclusion, au mur large, au mur étroit, au cachot, à la flagellation, aux galères, au bûcher... Puis tous les participants entourèrent ensemble des cantiques d'action de grâce. On laissa les condamnés prendre congé de leur famille, ce que la plupart d'entre eux firent de façons très digne, sans exprimer leur désespoir par des cris ou des protestations. Puis ils furent confiés au bras séculier, pour être conduits par le bourreau à capuche noire vers les bûchers où ils furent attachés quatre par quatre (6).

A ce moment, une femme, l'épouse d'un voisin des Perez appelée Margarita - Esther de son nom juif - , qui faisait partie du groupe des condamnés au bûcher, fut prise d'une sorte de crise mystique. Elle s'agenouilla devant la tribune, proclama hautement sa foi dans Jésus-Christ-notre-Sauveur, répudia hautement l'hérésie tout en honnissant les suppôts des Satan qui s'y livraient. Elle réclama humblement d'avoir la vie sauve afin de pouvoir consacrer le reste de son existence à prier et à faire pénitence dans un couvent pour le repos de l'âme des pêcheurs.

La scène était-elle ou non préparée à l'avance ? Toujours est-il que l'évêque Baltazar, visiblement ému par le repentir sincère de cette femme, se leva pour lui accorder la grâce demandée. Sous les

applaudissements enthousiastes de la foule, il l'autorisa à passer le reste de ses jours, au pain sec et à l'eau, cloîtrée dans une cellule sans paille, sans chaise et sans table, pour pratiquer une pénitence perpétuelle afin de sauver son âme et celle de ses proches.

Puis tous entonnèrent, avec une émotion palpable, un nouveau cantique d'actions de grâce pendant que les condamnés étaient attachés sur le bûcher. Ceux-ci témoignèrent presque tous d'un repentir sincère et d'une foi réelle, embrassant les croix que leur tendaient les prêtres et criant le nom de Jésus-notre-sauveur pendant que flammes commençaient à monter vers leurs corps. Repentir qui n'était pas étranger, d'ailleurs, à la promesse qui leur avait été faite de les étrangler discrètement juste avant le supplice afin de leur épargner l'horreur des flammes. Mais quelques-uns avaient refusé cette offre généreuse, persévérant jusqu'au bout dans l'erreur. Les prières chrétiennes cédèrent donc rapidement la place à quelques échos du Shema Israël, bientôt eux-mêmes étouffés par des hurlements de douleur pendant que les condamnés étaient dévorés par le feu. Un silence attentif se fit alors pendant quelques instants dans la foule pendant jusqu'à ce que le dernier hurlement ait cessé dans la bouche du dernier condamné. Puis, de grands cris de joie mauvaise jaillirent de la foule pendant que les corps carbonisés des suppliciés achevaient de se consumer et que les autres condamnés quittaient la place pour être ramenés à la sinistre prison où beaucoup achèveraient lamentablement leur existence.

En retournant à l'évêché, Dom Baltazar témoigna sa vive satisfaction à son neveu, qui avait assisté à ses côtés à l'auto da fé :

- *Quelle belle cérémonie, n'est-ce pas mon neveu ? On ne pouvait rêver un temps plus superbe !!*
- *Oui, dommage que la fumée des bûchers ait un peu voilé le soleil...*
- *Et le repentir de cette femme !!! Quelle sincérité dans sa voix !! J'étais un bord des larmes devant une foi aussi profonde !! Comme j'ai été heureux de la gracier !!*

Dom Pedro ne répondit rien, pensant tout de même par-devers lui que la peur du supplice imminent devait sans doute être pour quelque chose dans l'expression aussi véhémement de ce repentir.

- *Mais vous, mon neveu, n'avez-vous pas été surpris par la dignité de ces hérétiques au moment du supplice ? Je m'attendais à ce qu'ils crient, qu'ils se débattent, qu'ils pleurent, qu'ils invoquent Satan !!! Au lieu de cela, ils se sont dit adieu calmement, avec une sorte de retenue, et beaucoup ont chanté des louanges au Seigneur dans les flammes ! Parfois, j'avais l'impression que ces abominables hérétiques se comportaient comme l'avaient fait nos Saint Martyrs, les premiers chrétiens !! Comment expliquez-vous cela ?*
- *Peut-être beaucoup d'entre eux étaient-ils simplement innocents des crimes qu'ils avaient avoués ? Quant aux autres, malgré leur persévérance dans l'erreur, n'ont-ils pas fait preuve de sincérité et de courage ?*

Dom Pedro pensait en disant cela à l'attitude particulièrement digne de Moïse Perez et de sa fille Leah lorsqu'ils avaient dit adieu au reste de leur famille pour être envoyés au bûcher. Et comme la pauvre Sarah, malgré ses traits émaciés par la souffrance et les privations, avait embelli au cours de ces mois

d'épreuve !!! Il gardait le souvenir d'une fillette, et il avait vu marcher devant la tribune une femme magnifique, dont le visage oriental exprimait désormais une sombre et fatale sensualité. Alors qu'il l'avait discrètement dévoré des yeux pendant toute la cérémonie, elle n'avait pas une seule fois levé les yeux vers la tribune de l'Inquisition, son regard fixe semblant contempler un invisible au-delà.

- *Sans doute, se disait-il, elle me hait désormais pour ne l'avoir pas excusée.*

(La vérité, c'est que Sarah était sujette à des menstruations très douloureuses, et avait été victime ce jour-là d'un épouvantable mal de ventre qui expliquait en partie l'étrange fixité de son regard).

Dans les jours qui suivirent, le cœur du jeune prélat fut envahi par un obsédant sentiment de culpabilité. Celui-ci ne tenait d'ailleurs pas tant au souvenir de sa confession initiale, qui avait mis en branle tout le processus de l'Inquisition. Son aveu avait été provoqué par un élan de foi sincère, le désir de résoudre une difficulté morale personnelle. Il n'avait eu aucune intention de nuire à Sarah et à sa famille. C'était la réaction des Dominicains, trop heureux de s'emparer de cette affaire pour affaiblir sa position auprès de l'évêque qui avaient provoqué le désastre – bien aidés en cela par l'enthousiasme avec lequel Dom Baltazar s'était lui-même engagé dans cette bataille pour l'éradication de l'hérésie.

Non, ce qui donnait le plus de honte à Dom Pedro, c'est que toute cette affaire avait contribué à consolider, au prix d'un massacre dont il était la cause involontaire, ses chances d'accéder un jour au vicariat général. Suivant les conseils de son oncle, il avait su agir avec une grande habileté à toutes les étapes de l'affaire, détournant les attaques des Dominicains et transformant un incident au départ gênant en une occasion de faire valoir ses qualités. Victime d'une tentative d'ensorcellement, il y avait résisté et l'avait dénoncée à la Sainte église ; il avait ensuite hautement réclamé que soit menée une lutte implacable contre l'hérésie, ce qui avait désarmé les insinuations des prêtres les plus engagés dans ce combat. Une fois les hérétiques démasqués et vaincus, il avait su faire preuve de charité chrétienne en vantant les mérites de l'indulgence pour les cœurs repentis. Et la grâce inattendue accordée par son oncle à la condamnée touchée par la foi, qui avait soulevé l'enthousiasme de la foule, était généralement imputée à sa bienveillante influence. Dom Pedro avait donc réussi à attirer, toutes sensibilités confondues, la sympathie d'une grande partie des croyants, tout en fédérant autour de sa candidature les membres du clergé inquiets de l'influence croissante des Dominicains.

Fin politique, Dom Balthazar était parfaitement conscient de la bonne tournure que prenaient les choses.

- *Mon neveu, je suis très fier de vous. Non seulement vous avez aidé l'Eglise à terrasser la peste hérétique à Porto, mais en plus vous avez manœuvré habilement pour parer les attaques de Dominicains. Je pense que le jour où il plaira à Dieu de rappeler à lui ce pauvre Dom João – le plus tard possible bien sûr – la charge de vicaire général pourra vous être attribuée.*
- *Merci, mon oncle.*
- *En attendant, j'ai décidé de vous demander de remplir, d'ores et déjà, les fonctions que ce saint homme n'est plus en mesure d'assumer. J'ai même une mission importante à vous confier.*

- *De quoi s'agit-il ?* demanda Dom Pedro, qui se doutait très bien de quoi il s'agissait.
- *Eh, bien, vous savez que depuis des années, j'essaye de faire construire une nouvelle église à Morro da Sé, sur les ruines de l'ancienne synagogue. J'avais demandé aux nouveaux chrétiens de montrer la sincérité de leur foi en finançant les travaux. Mais ces usuriers ont traîné les pieds, prétendant que les sommes demandées étaient trop élevées. Non seulement ils ont ainsi confirmé leur réputation d'avarice, mais en plus ils ont ainsi montré que leur foi n'était pas sincère. Mais maintenant, je peux prendre ma rev... enfin accomplir mon vœu le plus sacré. Vous savez que l'Eglise a confisqué les biens des hérétiques qui ont été condamnés. Désormais, nous disposons des sommes nécessaires pour construire, non une petite chapelle comme je l'avais modestement demandé tout d'abord, mais un vaste et magnifique édifice. Je voudrais que vous preniez la direction des travaux. Si vous parvenez à réaliser ce projet, votre réputation sera telle que l'accès au généralat ne se sera plus qu'une formalité.*
- *Mon oncle, je suis très honoré de votre confiance, et j'essayerai d'en être digne.*

Au cours des semaines qui suivirent, Dom Pedro s'attela à sa mission : construire la nouvelle église Santa Clara. Pendant un an, le quartier de Morro Da Sé retentit du bruit des charrettes amenant les lourdes pierres, des charpentiers sciant les poutres, des maçons juchés sur les vertigineux échafaudages des tours, des ébénistes sculptant les boiseries richement ouvragées (7). Puis virent les artisans verriers qui installèrent les vitraux polychromes, les orfèvres qui ornèrent l'église de riches dorures, les peintres qui décorèrent la nef et les chapelles d'images de l'histoire sainte. Toutes les semaines, Dom Baltazar venait constater l'avancement des travaux, témoignant à son neveu une satisfaction croissante :

- *La nef est superbe, avec ses loges et ses chapelles. Bravo mon neveu.*
- *Le mérite en revient surtout à l'architecte et aux maçons. Je n'ai fait que surveiller les travaux.*
- *Oui, mais vous avez preuve d'une grande diligence. Sans vous, les travaux auraient pu traîner beaucoup plus longtemps, comme pour l'église São Francesco, que l'on a mis plusieurs dizaines d'années à construire.*
- *Vous savez, mon oncle, c'est surtout une question de finances. Avec tout l'argent des hérétiques que vous avez mis à ma disposition, j'ai pu mobiliser plus facilement les corps de métier.*

Les biens des familles juives avaient en effet été presque entièrement liquidés pour financer le saint ouvrage. Leurs maisons leurs meubles et leur argenterie avaient été vendus à vil prix, souvent à des ecclésiastiques. Leurs anciens propriétaires, quand ils n'avaient pas été brûlés sur le bûcher ou emmurés vivants dans les cachots de l'Inquisition, n'étaient maintenant plus que de pauvres hères sans un sou vaillant. Quant à leurs créances sur le trésor royal, elles avaient été purement et simplement annulées, à la grande satisfaction du Roi qui avait témoigné sa reconnaissance à Dom Baltazar par une lettre très élogieuse.

- *Oui, tout s'est très bien passé de ce côté-là,* dit l'évêque avec une joie manifeste.

- *Lorsque nous aurons fini de dresser la seconde tour, le gros œuvre sera pratiquement achevé. Il ne restera plus qu'à terminer la décoration intérieure et nous pourrons inaugurer l'église.*
- *Dans combien de temps pensez-vous pouvoir terminer les travaux ?*
- *Trois mois, tout au plus. Nous pourrons sans doute dire la première messe avant Noël.*
- *Très bien, Dom Pedro, très bien. Vous êtes en train de gagner votre titre de de vicaire général.*

Deux mois plus tard, la nouvelle église était inaugurée à l'occasion d'une cérémonie fastueuse. Les bois finement ouvragés et dorés à d'or pur, les colonnes et les chapiteaux sculptés, les plafonds surchargés d'images saintes, suscitèrent l'admiration de tous. Signe de la faveur royale, le souverain avait envoyé son propre fils, l'infant Manuel le représenter à cette occasion. Et le jeune homme, suivant les instructions de son père, ne manqua pas de féliciter chaudement l'évêque pour son action au service de la foi. Il eut même quelques attentions remarquées pour Dom Pedro, présenté par son oncle comme le véritable maître d'œuvre des travaux (8).

Pratiquement mourant, le pauvre Dom João n'avait cependant pu se déplacer pour assister à la cérémonie. Et, faute de médecins pour le soigner – puisque les meilleurs d'entre eux avaient péri sur le bûcher ou croupissaient désormais dans une geôle sombre et humide – il rendit quelques jours plus tard sa sainte âme à Dieu. La voie était donc libre pour Dom Pedro qui, un mois plus tard, fut enfin nommé vicaire général. Dom Lucas, en apprenant la nouvelle au cours d'un repas, faillit, paraît-il, s'en étrangler en avalant de travers un os de lèvre. Il se leva soudain, rouge d'apoplexie, en se tenant la gorge, puis s'effondra sur le sol, incapable de respirer. Il fallut tous les efforts de frère Dom Manuel, qui, en appuyant violemment du genou sur sa poitrine, parvint à lui faire recracher, au milieu des vomissements de son repas, l'os pointu qui obstruait sa trachée, pour lui éviter de mourir d'asphyxie.

Pendant ce temps, dans la prison de l'Inquisition, la triste vie des condamnés poursuivait son cours. Privés de lumière, de chaleur, de tous contacts avec l'extérieur, affaiblis par une alimentation infecte et insuffisante, leur vie vacillait chaque jour davantage entre la maladie, le désespoir, la folie et la peur. Cette situation abominable était encore aggravée par la cruauté et l'arbitraire de certains de leurs gardiens, qui éprouvaient un plaisir indigne à les humilier, les maltraiter, les violenter et les soumettre à tous sortes de punitions injustes. N'importe quel prétexte était bon pour les priver d'eau, de nourriture ou de vêtements, les enfermer enchaînés au cachot noir, les frapper ou les dénoncer comme relaps, ouvrant ainsi la voie à un nouveau procès suivi d'une condamnation presque certaine au bûcher. Et Luis, autrefois sans méchanceté, était devenu au cours de ces deux années l'un des plus prompts parmi les geôliers à infliger des peines cruelles aux malheureux.

Il était en effet soumis à la mauvaise influence de sa femme Francesca, qu'il avait été autorisé à épouser après qu'elle ait accouché d'un enfant des œuvres, un fils nommé Carlos. Mais que s'était-il donc passé pour que celle-ci soit devenue aussi méchante ? Lorsque des innocents sont comme elle victimes d'injustices aussi abominables, ils peuvent voir leur âme s'emplier d'amour, et grandies par l'épreuve, s'élever jusqu'à de sublimes hauteurs de bonté. Mais ils peuvent aussi sombrer dans le ressentiment, leur cœur empoisonné par la haine et la cruauté. Et c'est malheureusement ce qui était

arrivé à Francesca. Celle-ci avait conçu une sorte de fierté malsaine à l'idée d'avoir surmonté l'infortune de sa condamnation en épousant son geôlier. Celui-ci avait réussi à la loger, seule, dans la plus confortable cellule de la prison, une grande pièce du premier étage, beaucoup moins insalubre que les autres, et où la lumière du jour pénétrait par une large fenêtre grillagée. C'est là qu'il venait la rejoindre toutes les nuits pour se livrer avec elle à leurs amours brutales. Et lorsque la vieille mère de Luis était morte, Francesca l'avait presque naturellement remplacée dans ses fonctions de cantinière et de garde-clés, rejoignant de fait les rangs des gardiens (9).

Elle aurait pu profiter de cette situation privilégiée pour alléger le sort de ses compagnes d'infortunes, dont la plupart étaient d'anciennes voisines, voire même des membres de sa famille. Mais elle avait au contraire développé peu à peu vis-à-vis d'elles une attitude de morgue insupportable, tirant de sa situation d'épouse du geôlier principal une sorte d'absurde vanité dont elle écrasait les autres prisonnières. Elle s'était ainsi attiré de leur part une hostilité, d'autant moins dissimulée dans les premiers temps qu'elles ne la craignaient pas encore autant que les gardiens, puisqu'elle restait tout de même l'une d'entre elles. C'étaient des insultes dans son dos, des salutations refusées, des visages fermés, des moues de dédain. Elle en avait été blessée et avait juré de tirer vengeance du mépris exprimé par ces femmes.

Or, elle disposait d'un empire sans limite sur l'esprit de son mari. Elle commença donc à utiliser Luis comme l'arme de sa revanche. Elle instillait pour cela dans son âme simple et malléable toutes sortes d'idées de châtements et de sévices. Il renâcla un peu, tout d'abord, car cet homme fruste n'avait pas vraiment mauvais cœur. Mais son esprit influençable céda peu à peu aux mauvais conseils de sa compagne. Et bientôt, il se transforma, sous l'influence de son âme damnée, en l'un des plus cruels tortionnaires de la prison.

- *Cette petite Fernanda est une vilaine fille qui m'a insultée parce que je suis mariée avec toi. Tu devrais la battre un peu pour lui apprendre la politesse.*
- *Catarina est trop grosse. Tu devrais réduire sa ration de pain pour la faire maigrir un peu.*

Elle décourageait aussi ses rares actes d'humanité et inventait des supplices cruels pour punir des fautes le plus souvent imaginaire.

- *Cette fille me fait de la peine, disait Luis. L'autre jour, quand se suis rentré dans son cachot, elle pleurait et elle disait qu'elle voulait mourir.*
- *Alors qu'est-ce que tu as fait ?*
- *J'ai été chercher un verre de vin pour la reconforter un peu.*
- *Mais jamais de la vie !!! Tu ne dois jamais faire ça, tu entends !!! La prochaine fois que tu la vois pleurer, tu la menaces du cachot et des fers, cette sale petite hérétique !!!*

A la rancœur de Francesca contre ses co-prisonnières, à sa bigoterie de nouvelle catholique ayant pris en haine son ancienne religion, à ses accès de cruauté imbécile, s'ajoutait dans ce cas une pointe de

jalousie : et si Luis tombait amoureux d'une autre prisonnière, comme il était tombé amoureux d'elle, que se passerait-il ? Alors, il fallait veiller de près à le faire filer doux !!!

Et c'est ainsi que Luis et Francesca, qui au départ n'étaient que des êtres vulnérables et naïfs, et qui auraient été très capables de faire le bien si cette possibilité leur avait été donnée par la vie, se transformèrent par les vilains hasards leur existence cabossée en deux méchants tortionnaires, se plaisant à jeter dans le cœur de leurs victimes le poison glacé du désespoir.

*

Pendant ce temps, Dom Pedro s'efforçait de se rendre digne de la confiance que lui avait témoignée l'évêque en le nommant vicaire général. Avec le soutien de cet homme au fond honnête et pieux, il tenta de réformer les abus les plus criants de l'Eglise dans le diocèse de Porto. Autant que le lui permettait la résistance de la partie la plus corrompue du clergé, il limita l'absentéisme des prélats qui privait trop souvent les fidèles de messe et de sacrements. Il essaya d'améliorer la formation des prêtres, trop fréquemment ignorants des principes les plus élémentaires de la doctrine, souvent illettrés, et parfois même à peine capables d'assurer correctement l'office le plus ordinaire. Il punit sévèrement les cas de débauches les plus scandaleux.

Bref, sous la direction éclairée des deux prélats, le diocèse de Porto se transforma bientôt en l'un des plus exemplaires du Portugal. Au point que la bonne réputation de Dom Pedro s'était étendue jusqu'à la cour. Le vicaire général de Porto, du fait de sa valeur personnelle comme de ses soutiens familiaux, commençait ainsi à apparaître comme un candidat crédible pour revêtir la mitre épiscopale lorsque l'occasion se présenterait.

Mais Dom Pedro avait une autre préoccupation. Il se sentait, au fond de lui, un peu coupable de la catastrophe qui avait frappé les nouveaux chrétiens de Porto. Il était tourmenté par le remord en pensant à sa lâcheté lors du procès : sans doute quelques mots un peu fermes de sa part auraient-ils permis de mettre fin aux soupçons de sorcellerie affectant Sarah. Il était convaincu que beaucoup de ceux qui avaient été condamnés étaient en fait de bons chrétiens qui avaient été forcés d'avouer des crimes imaginaires pour échapper à la torture. Il était scandalisé de la manière dont le procès avait été mis à profit par les juges pour leur permettre de s'enrichir grâce à la spoliation des innocents condamnés par eux. Il était révolté par les conditions inhumaines d'incarcération. Le remords personnel se mélangeait ainsi à la conscience des errements de l'Eglise pour l'inciter à proposer une réforme de l'Inquisition visant à rendre cette institution plus conforme à l'idéal évangélique et à limiter l'arbitraire des procédures.

Son idée était d'envoyer un mémoire détaillé, dénonçant les abus de l'Inquisition portugaise et proposant des pistes de réforme, au nouveau nonce du Pape, le cardinal Ricci, en poste à Lisbonne depuis 1543. Il savait que celui-ci était un homme intègre et pondéré qui avait l'oreille de Paul III, et qu'il existait à la curie romaine un certain nombre de hauts prélats très réticents vis-à-vis des pratiques de l'Inquisition dans la péninsule Ibérique. Peut-être parviendrait-il ainsi à provoquer une forme de prise de conscience et à mettre fin aux abus ? Il savait que cette démarche était extrêmement risquée, le Roi était en particulier un fervent partisan de l'Inquisition sous sa forme la plus brutale. C'était donc toute sa carrière ecclésiastique que Dom Pedro mettait ainsi en péril. Mais il pensait en conscience

qu'il avait le devoir de faire cette démarche pour réparer sa lâcheté passée, et pour aider l'Eglise à retrouver l'esprit de justice et de charité chrétienne.

Il se mit donc au travail, voyageant dans tout le nord du Portugal pour recueillir, auprès de quelques prélats éclairés ou des Nouveaux chrétiens des éléments sur les exactions de l'Inquisition portugaise. Partout, à Algosó, à Covilha, à Coimbra, à Evora, à Guarda, Beira, Lamego, Trancoso, Miranda do Douro, Viseu, Barcelos, c'était la même litanie de méfaits : procès truqués, encouragements à des délations calomnieuses, droits de la défense bafoués de mille façons, aveux extorqués par la violence, brèves de protection papales ignorées, juges indignes, avocat ineptes imposés d'office aux accusés, greffiers illettrés, prisonniers maltraités, geôliers vénaux extorquant l'argent de leurs victimes, condamnations injustes, spoliations iniques ... Chacune des preuves qu'il recueillait accroissait sa colère et son affliction, mais aussi son désir de mettre fin à de telles turpitudes.

Son enquête le conduisit naturellement vers la prison de l'Inquisition à Porto. En fait, il avait une autre raison, plus secrète, pour se rendre à la rue Escura : il voulait obtenir des nouvelles de Sarah, qui, avait échappé au bûcher du fait de son jeune âge, pour être condamnée à 10 ans de cachot, et qu'il n'avait plus revue depuis le jour de l'auto da fé, plus de 3 ans auparavant.

Ce qu'il apprit le bouleversa. La petite Sarah s'était mise en couple avec l'un de ses geôliers, une brute épaisse prénommé Luis, et lui avait donné un enfant. Mais surtout, la gentille fillette qu'il avait connue, riante et mutine dans les rues de Morro da Sé, s'était muée en une épouvantable mégère qui faisait régner, par l'intermédiaire de son époux, peur, souffrance et désespoir parmi ses coreligionnaires incarcérés.

Cette nouvelle provoqua chez le prélat un sentiment d'affliction et de colère, où l'indignation du juste se mêlait à la jalousie de l'amant frustré. Comment était-il possible que l'Eglise laisse traiter ses prisonniers, même coupables, de manière aussi indigne ? Par quelles turpitudes cet abominable gardien était-il parvenu à emplir d'une telle noirceur l'âme de cette charmante fillette ? Quelles menaces avait-il utilisé pour se rendre maître de son jeune corps désirable, alors que lui, Dom Pedro, n'avait même jamais touché sa main ? Il se mit à concevoir une haine violente contre Luis, et se jura de mettre fin à ses méfaits.

Quelques jours plus tard, il se rendit à la prison. Après avoir inspecté quelques cellules et constaté, horrifié, l'ignominie des conditions d'incarcération, il convoqua le gardien-chef pour lui témoigner son indignation et le sommer de revenir dans le droit chemin.

- *J'ai appris que vous soumettiez les prisonniers à des traitements odieux. Il faut que cela cesse, vous entendez !!!*
- *Mais, mon père, je ne fais qu'appliquer les règles !!*
- *Ah ! Oui !! Priver les prisonniers d'eau et de nourriture, les enchaîner sans raison dans des cachots sans lumière pendant des semaines et des mois, c'est appliquer les règles, peut-être !!*
- *Mais ils avaient désobéi !!*

- *Et obliger des jeunes filles sans défense à forniquer avec vous, vous n'avez pas honte de ce que vous faites ??*
- *Mais je n'ai obligé personne !!!*
- *Ah, oui !!! Et Francesca Perez, vous ne l'avez pas mise dans votre lit, peut-être ??*
- *Mais, mon père, nous nous aimons !! Et puis, nous nous sommes mariés, nous avons eu un enfant !!*
- *Vous, attirer l'amour de Francesca !!! Mais regardez-vous, mon pauvre ami, avec votre visage de singe et vos bras ballants !!! Vous seriez à peine capable d'intéresser une vieille guenon... Vous ne savez même pas lire, vous puez !! Il faut que vous l'ayez forcée pour qu'elle accepte de se rapprocher de vous !! Quand j'y pense, cela me dégoûte de vous imaginer en train de commettre avec elle le péché de chair !!*

Terrifié par la colère du prélat, Luis commença par baisser la tête avec contrition.

- *Désormais, je vous interdis de l'approcher, vous entendez !!*
- *Mais c'est ma femme !!!*
- *Votre femme ?? Elle est bien bonne celle-là !!! Un mariage comme celui-ci n'a aucune valeur, ni devant Dieu, ni devant les hommes !! Je peux le faire annuler comme bon me semble !! En attendant, vous ne la touchez plus, c'est compris !! Sinon, je vous fais mettre au cachot, vous aussi !!!*
- *Mais...*
- *Il n'y a pas de « mais » !! Je suis vicaire général, je peux te briser comme et quand je veux, espèce de gredin !! Tu vas m'obéir et ne plus t'approcher de cette fille, c'est compris, vermine ?? Allez, hors de ma vue !! Et ne t'avise pas de désobéir, sinon il t'en cuira !!!*

Pendant les jours qui suivirent, Luis et Francesca furent dévorés par l'angoisse. Luis était saisi d'une peur panique à l'idée de devoir renoncer à la femme qu'il aimait. Sarah craignait de devoir quitter sa chambre agréable pour retourner dans un cul-de-basse fosse, entourée de la haine de ses ex-victimes. Cette peur alimentait en elle un profond ressentiment pour Dom Pedro, qu'elle considérait à juste titre comme la source principale de ses malheurs : après l'avoir réduite à l'état de prisonnière et détruit sa famille, voilà qu'il qui venait maintenant menacer son fragile confort de femme du gardien-chef !!

- *Le vicaire général m'a interdit de de te voir. Il dit que notre mariage n'est pas valable.*
- *Ah !! Ce sale Dom Pedro !! C'est la cause de tous mes malheurs !! Je voudrais qu'il pourrisse tout vivant, qu'il brûle dans les flammes de l'Enfer, comme il a fait brûler mon père !!!*

- *Tu ne peux pas dire ça d'un homme de Dieu !!*
- *Ce n'est pas un homme de Dieu, c'est un démon !!*

Mais ils ne changèrent pas leurs habitudes, espérant sans trop y croire que la vindicte de Dom Pedro retomberait comme un soufflet.

Il n'en fut rien, cependant. Le vicaire général avait de la suite dans les idées, et était bien décidé à mettre fin à cette liaison scandaleuse, dont la pensée le tourmentait de jalousie. Il revint à la prison, quelques semaines plus tard, pour s'assurer que ses ordres avaient été exécutés.

- *Alors, dit-il au geôlier, vous avez arrêté de forniquer avec la fille Francesca, comme je vous en ai donné l'ordre ?*
- *C'est ma femme, répondit Luis d'un air buté, je fais ce que je veux avec elle.*
- *Ah ! Tu le prends comme ça, espèce brute épaisse !!! Mais je vais d'apprendre qui est le maître ici !!! Quand je donne un ordre, on m'obéit !!! Tu ne la toucheras plus jamais avec tes sales mains de macaque, c'est compris ??*

Ce n'étaient plus un vicaire et un geôlier qui se faisaient face, mais deux mâles obscurément rivaux, en butte à un violent désir pour la même femelle. Luis avait peur qu'on lui prenne la seule femme qui ne lui ait jamais apporté un peu de bonheur ; Pedro était dévoré par une jalousie inavouée.

- *Tu me parles pas comme ça où je t'écrase la tête !!!* dit Luis d'un ton menaçant.
- *Qu'est-ce tu as dit, canaille ? Je vais t'apprendre à respecter les prêtres !!*

Dom Pedro se saisit alors d'un fouet accroché au mur et asséna un coup violent sur le visage de Luis. Celui-ci la face cramoisie de colère, se rua alors sur le prêtre pour le saisir à la gorge. Ses mains puissantes serrèrent le cou de Dom Pedro jusqu'à faire craquer ses vertèbres cervicales, et le corps sans vie du vicaire glissa sur le sol.

- *Qu'est-ce que j'ai fait ?* dit Luis, hagard, *Qu'est-ce que j'ai fait ?*

Alertés par le bruit de l'altercation, gardes et geôliers se saisirent alors de l'assassin, qui fut immédiatement enfermé dans un cachot voisin de celui où, quelques heures auparavant, il avait encore battu ses prisonnières.

Le meurtre d'un prêtre était à l'époque considéré comme un acte particulièrement grave. Luis fut donc traduit devant le Tribunal de l'Inquisition, présidé par Dom Lucas. Celui-ci, donnant toutes les marques d'une profonde affliction, tenta de faire avouer à Luis qu'il avait agi sous l'influence de la sorcière Sarah. Mais aucun supplice, ni les brodequins, ni l'estrapade, ni les brûlures cruelles, ne parvinrent à lui extorquer cet aveu :

- *Elle est innocente, ne lui faites pas de mal, je suis le seul coupable !!* hurlait-il, tandis que le bourreau achevait de lui briser les os.

Submergés par la peine et l'indignation, Dom Lucas et ses assesseurs condamnèrent Luis à être livré au bras séculier pour subir un supplice particulièrement atroce : après avoir enduré la question extraordinaire, il serait conduit sur la place de la cathédrale pour y avoir la main droite brûlée puis tranchée. Il serait ensuite écorché vif tandis que du plomb fondu serait versé dans ses plaies. Enfin, il aurait les membres brisés à coups de masse et serait exposé sur la roue jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ce qui fut fait.

Quant à Dom Lucas, il fut rapidement nommé vicaire général, exerçant bientôt la réalité du pouvoir épiscopal à la place de Dom Baltazar, qui, terriblement affecté par la mort de son neveu, sombra peu à peu dans l'imbécillité (10). Il en profita pour accroître les persécutions contre les Nouveaux chrétiens, se constituant par la même occasion une immense fortune grâce à la confiscation de leurs biens. Sa lutte impitoyable contre l'hérésie lui valut les faveurs de la Cour, ce qui lui permit d'être nommé quelques années plus tard, évêque de Coimbra. C'est là qu'il mourut en 1560, entouré du respect général, d'une crise d'apoplexie consécutive à une indigestion de civet de lièvre.

Faute d'une confession en bonne et due forme de Luis, il fut impossible d'accuser Sarah de complicité et de sorcellerie. Mais Dom Lucas donna des ordres stricts pour que cette femme malfaisante soit punie comme elle le méritait. Séparé de son fils, elle fut enchaînée dans le plus infect cachot de la prison, où elle mourut au bout de deux ans, édentée, crachant le sang, baignant dans ses excréments, et proférant nuits et jours des obscénités sans nom et d'infemales malédictions contre la terre entière.

L'enquête réalisée par Dom Pedro fut récupérée par un Nouveau chrétien de ses connaissances et envoyé au Pape en 1544 sous le nom de *Mémorial de la persécution des juifs du Portugal* (11).

Les ténèbres de l'oubli se refermèrent alors sur cette atroce tragédie. Et l'on ne sut jamais très bien quel fut le destin de Carlos, le fruit des sinistres amours de la prisonnière et de son geôlier. Certains disent qu'il fut adopté par une famille de gardiens, remarqué par un prêtre de la prison pour son intelligence précoce, qu'il entra dans ordres, et finit ses jours comme tabellion d'un tribunal d'Inquisition de second ordre, dans le diocèse d'Evora. D'autres affirment que, chassé de la prison, il vagabonda dans les rues de Porto avant d'être raflé un beau jour par la milice du Roi et embarqué dans une caravelle à destination de Malacca, où il mourut des fièvres après avoir participé à divers massacres d'infidèles.

Mais selon une autre version, il fut remis par les geôliers à sa tante Marie-Rachel, qui vint le réclamer un jour à la prison. Seule survivante de la famille Perez, miraculeusement épargnée par le procès de 1543, elle était allée se cacher dans une petite ville discrète du nord du pays, où elle avait fondé une famille avec un nouveau chrétien originaire d'Evora. Quelques années plus tard, ils s'embarquèrent clandestinement dans une caraque à destination de Gènes. De là, ils gagnèrent, après maintes péripéties, l'empire ottoman où le sultan Soliman le Magnifique avait exprimé depuis quelques années sa volonté d'accueillir les Juifs chassés de la péninsule ibérique. Là, relativement à l'abri des persécutions malgré des bouffées récurrentes d'antijudaïsme, ils purent pratiquer à nouveau

ouvertement leur religion grâce au statut de « dhimmis », citoyens de seconde zone protégés par le Sultan moyennant le paiement d'un impôt spécial. Carlos fit bientôt preuve d'un grand talent de financier qui lui permit de mener une prospère activité d'usurier et de banquier de la Sublime porte.

Il fonda ainsi une dynastie financière stambouliote qui poursuivit ses activités jusqu'à la fin du XIXème siècle. Mais, en 1900, de mauvaises spéculations sur les changes ruinèrent la fortune familiale. Ce coup du sort, ainsi que la crainte des persécutions religieuses – dont les victimes étaient essentiellement les Chrétiens, mais qui pouvaient à tout moment s'étendre également aux Juifs – convainquirent une partie de la famille d'émigrer vers la France. Et c'est ainsi que mon grand-père maternel s'installa au début du XXème siècle à Paris. Il y fonda à son tour une famille qui réussit, par miracle, à échapper aux persécutions nazies. Et, de fil en aiguille, son petit-fils acheva, un soir d'avril 2019, cette nouvelle qu'il croyait au départ imaginaire, mais qui lui avait en fait été dictée, au-delà des siècles et des mers, au-delà des ténèbres de l'oubli, par les ombres douloureuses de ses ancêtres.

Fin

Annexe

La vraisemblance historique dans ma nouvelle

J'ai cherché dans cette nouvelle à rester le fidèle plus possible à la réalité historique du Portugal et de l'Inquisition du milieu du XVIème siècle. Je me suis entre autres inspiré pour cela, entre autres sources, du livre de Alexandre Herculano, *Historia da Origen e Extasecimento da Inquisição em Portugal* (1859). Cependant, il m'est arrivé, pour les besoins du récit, de me laisser aller à quelques inexactitudes ou exagérations voulues (en plus de mes erreurs involontaires) ; en voici quelques-unes :

(1) Page 4. Les rues étroites du quartier de Morro da Sé que j'évoque ici n'étaient peut-être pas à l'époque aussi vivantes et surtout pas que je le dis. Au moment où se passe ma nouvelle, une grande partie des « Nouveaux chrétiens », surtout les plus aisés, avaient en effet déménagé vers le quartier de la Ribera, situé en bordure du Douro, plus commode pour exercer le commerce maritime où ils étaient très actifs. Leurs familles opulentes habitaient des belles maisons situées sur la place da Ribeira et dans les rues adjacentes.

Quant à l'entrelac des rues étroites qui serpentaient à flanc de coteaux à l'ombre de la cathédrale, là où de trouvent aujourd'hui les rues da Santana et dos Mercadores, et où avait été construite la première synagogue de Porto, il était alors dans un état d'abandon partiel. C'est justement sa réfection, demandée par les « Nouveaux chrétiens » à l'occasion de la construction de la nouvelle église, qui focalisait le conflit entre eux et l'évêque Baltazar Limpo.

D'autres « Nouveaux chrétiens » habitaient du côté de ce qui est aujourd'hui la rue do Comercio – près de l'actuel Palais de la bourse - ou encore, un peu plus au nord sur les hauteurs de Miragaia et de Monchique, où l'on trouve encore, sur quelques très vieilles maisons, des croix sculptées par les ex-familles juives sur les jambages pour indiquer qu'ils s'étaient convertis. Il existait aussi, du côté des actuelles rues de S. Bento da Vitória et de Belomonte, un quartier appelée « juiverie nouvelle » ou « Do Olival », sur les ruines duquel fut plus tard érigé le Monastère de S. Bento da Vitória.

(2) Page 12. Cédant par facilité littéraire à la « légende noire » de l'Inquisition, J'ai peut-être noirci la vie des détenus dans la prison de la Rua Escura. D'une manière générale, les cachots (ou « covas ») de l'Inquisition offraient des conditions de détention allaient de la très grande dureté à l'inhumain, en passant par l'ignoble ordinaire. Je ne sais pas exactement où se situaient les prisons de Porto dans cette terrifiante hiérarchie.

(3) Page 14. En fait, le siège du tribunal de l'Inquisition n'était pas situé dans la prison de la Rua Escura, mais à quelques pâtés de maison de là, dans la rue Chã.

(4) Page 15. Les noms des dénonciateurs n'étaient en principe pas révélés aux accusés. Mais en pratique, il pouvait arriver que cela soit tout de même le cas dans la fièvre des interrogatoires.

(5) Page 29. L'auto da fé dont je parle ici a bien eu lieu sous les formes que je décris et à l'époque où je place mon récit, mais à Lisbonne et non à Porto. Je me suis appuyé pour le faire revivre sur le témoignage d'un haut dignitaire de l'Inquisition portugaise, repris dans le livre déjà cité d'Alexandre Herculano. Bien sûr, des auto da fés ont également eu lieu à Porto. Comme je l'indique dans le texte,

ils avaient lieu du côté de la Puerta del Olival, près de l'endroit où se dresse aujourd'hui l'église des Clerigos.

(6) Page 30. Contrairement à une image d'Epinal très répandue, les condamnés à mort n'étaient pas en général exécutés au moment des auto da fé, cérémonies plutôt orientées vers une manifestation de ferveur religieuse. C'est à l'issue de celles-ci qu'ils étaient confiés par l'Eglise au « bras séculier » (justice du Roi), qui exécutait la sentence un peu plus tard, dans un lieu en général reculé, souvent même situé à l'extérieur de la ville.

(7) Page 33. L'église Santa Clara ne fut pas construite en 1543 dans le Morro da Sé, mais presque un siècle avant, vers 1457, un peu plus à l'ouest, vers la Muralha Fernandina.

(8) Page 34. L'infant Manuel avait à l'époque environ 8 ans. Sa présence à la cérémonie est donc une totale invention de ma part. Mais comme, de toute manière, la cérémonie elle-même n'a pas eu lieu, ce n'est pas très grave.

(9) Page 35. Cette liaison tragique entre une prisonnière et son gardien a un fond de vérité historique, du moins si l'on en croit l'ouvrage déjà cité d'Alexandre Herculano. Je l'ai cependant enjolivé et romancé pour les besoins de ma nouvelle.

(10) Page 40. L'évêque Baltazar Limpo, qui est un personnage historique, n'a pas du tout sombré dans l'imbécillité après 1542, mais a au contraire joué un rôle important lors des premières années du Concile de Trente (1545-1563), où il a laissé le souvenir d'un orateur inspiré et redouté.

(11) Page 40. *Le mémorial de la persécution des juifs du Portugal*, rédigé par des « Nouveaux chrétiens » et non par le personnage imaginaire de Dom Pedro, fut effectivement envoyé au Pape en 1544.

Il y a sûrement beaucoup d'autres erreurs historiques dans ma nouvelle, mais celles-là sont involontaires et je ne peux donc, par définition, les signaler ici. Mais, de toute façon, ce n'est pas très important, puisque mon texte reste, d'abord et avant tout, une œuvre de fiction.